

Cercle d'histoire
d'archéologie et de
folklore d'Uccle
et environs



Geschied- en
heemkundige kring
van Uccle
en omgeving

UCCLENSIA

Revue bimestrielle - Tweemaandelijks tijdschrift

Janvier - Januari 2016

258



Le Cercle d'histoire, d'archéologie et de folklore d'Uccle et environs

Fondé en 1966, il a pris en 1967 la forme d'une a.s.b.l. et groupe actuellement près de 350 membres cotisants.

A l'instar de nombreux cercles existants dans notre pays, il a pour objectifs exclusifs d'étudier et de faire connaître le passé d'Uccle et des communes environnantes et d'en sauvegarder le patrimoine. Dans ce but il organise un large éventail d'activités : conférences, promenades, visites guidées, excursions, expositions, éditions d'ouvrages, fouilles, réunions d'étude.

En adhérant au cercle, vous serez tenus au courant de toutes ces activités et vous recevrez cinq fois par an la revue *UCCLENSIA* qui contient des études historiques relatives à Uccle et à ses environs, ainsi qu'un bulletin d'informations.

Le cercle fait appel en particulier à tous ceux qui sont disposés à collaborer à l'action qu'il mène en faveur d'un respect plus attentif du legs du passé.

Administrateurs :

Jean Marie Pierrard (président honoraire)
Patrick Ameeuw (président)
Louis Vannieuwenborgh (vice-président)
Brigitte Liesnard - Ameeuw (secrétaire),
Pierre Goblet (trésorier),
André Buyse, Léo Camerlynck, Eric de Crayencour,
Marie-Jeanne Janisset-Dypréau,
Stephan Killens, Yvan Nobels, Clémy Temmerman.

Mise en page d'*Ucclesia* : André Vital

Siège social :

rue du Repos, 79
1180 Bruxelles
téléphone : 02 374 60 80

courriels : patrick.ameeuw@skynet.be
cercle.histoire.uccle@gmail.com
site internet (provisoire) : dev.ucclesia.net

N° d'entreprise 410.803.908
N° de compte bancaire : 000-0062207-30
IBAN : BE15 0000 0622 0730

Montant des cotisations :

Membre ordinaire	10 €
Membre étudiant	5 €
Membre protecteur	15 € (minimum)

Prix au numéro de la revue *Ucclesia* : 3 €

UCCLENSIA

Janvier 2016 - n° 258

Januari 2016 - nr 258

Sommaire - Inhoud

le mot du président <i>Patrick Ameeuw</i>	2
Ucclóis depuis toujours. La famille Dehaes <i>Jean Dehaes</i>	3
Il y a cent ans ... les familles ucclóises Clerx, Van de Velde, Lemmen et Danse IIIe partie : Autour des Danse <i>Marguerite Rassart - Debergh</i>	23
Biographie de Henri Quittelier <i>Laure Quittelier</i>	33
Ik Dien, Zei de Politieman (25) <i>Fritz Franz Couturier</i>	35
Vie du Cercle	36
Nouvelles brèves	42



En couverture : La petite maison sur talus, en face du cimetière de Verrewinkel, où habitaient les grands-parents maternels de Jean Dehaes. Dessiné de mémoire par Jean Van Kalk.

En couverture arrière : Photographie d'Hilaire Pierret (bourgmestre d'Uccle en 1880-1881) par Ghémar frères en 1880. Accompagnée d'une dédicace à Joseph Bens, instituteur en chef de l'école communale du Centre.

Publié avec le soutien de la Fédération Wallonie - Bruxelles, Services de l'Éducation permanente et du Patrimoine culturel, de la Commission communautaire française de Bruxelles - Capitale et de la Commune d'Uccle

1966 — DÉJÀ 50 ANS ! — 2016

Cette année, **notre Cercle** fête ses cinquante ans d'existence. C'est en effet le 21 septembre 1966 qu'il a été fondé par une dizaine de passionnés d'histoire, et qu'il s'est constitué un comité provisoire composé de Jean Marie et Françoise Pierrard, respectivement président et secrétaire, ainsi que d'Adrien Claus, trésorier.

Nous avons l'intention de commémorer dignement cet anniversaire, par l'ouverture, en octobre de cette année, d'une exposition sur l'histoire d'Uccle au Doyenné – Maison des Arts. Nous publierons aussi une plaquette qui retracera l'aventure, déjà longue et variée, de notre Cercle. Enfin, nous envisageons l'organisation d'un banquet auquel tous les membres seront conviés. Vous serez informés des préparatifs du projet au cours de nos prochains numéros d'*Ucclesia*.

Dans celui-ci, nous vous proposons un article de Jean Dehaes sur ses souvenirs de famille ainsi que la suite – troisième et dernière partie – de l'étude de Marguerite Rassart-Debergh sur la vie artistique à Uccle il y a cent ans.

Notre précédent numéro (spécial couleurs) ne comprenait pas les rubriques relatives à la *Vie du Cercle* et aux *Nouvelles brèves*. Celles-ci en revanche se retrouvent particulièrement étoffées dans les pages qui suivent.

1966 — REEDS 50 JAAR ! — 2016

Dit jaar viert **onze Kring** zijn 50-jarig bestaan. Immers, deze werd op 21 september 1966 opgericht door een tiental door geschiedenis gepassioneerde mensen ; toen werd eveneens een voorlopig comité gevormd, samengesteld uit Jean Marie en Françoise Pierrard, respectievelijk voorzitter en secretaris, en Adrien Claus, penningmeester.

Wij zijn van plan deze verjaardag zoals het hoort te vieren door de opening, in oktober van dit jaar, van een tentoonstelling over de geschiedenis van Ukkel in de Dekenij - Kunstenhuis. Wij zullen eveneens een brochure uitgeven die het reeds lang en gevarieerd avontuur van onze Kring zal belichten. Ten slotte overwegen wij een banket te organiseren waarop alle leden zullen worden uitgenodigd. U wordt over de voorbereiding van het project geïnformeerd in onze volgende nummers van *Ucclesia*.

In dit nummer stellen wij een artikel voor van Jean Dehaes over zijn familiale herinneringen en het vervolg (derde en laatste deel) van de studie van Marguerite Rassart-Debergh over het artistieke leven in Ukkel honderd jaar geleden.

In ons vorige nummer (kleurenspecial) waren er niet de rubrieken *Vie du Cercle* en *Nouvelles brèves*. Deze komen daarentegen bijzonder aan bod in de volgende bladzijden.

Le Président - De Voorzitter,

Patrick Ameeuw

UCCLOIS DEPUIS TOUJOURS

La famille Dehaes

Jean Dehaes

Jean Dehaes, aidé par l'association «Age et Transmission»¹, a rédigé son autobiographie tout en évoquant les générations qui l'ont précédé. Nous avons pensé que ces souvenirs familiaux, issus directement du passé rural et populaire d'Uccle, éclairent les mœurs et les coutumes d'alors et peuvent intéresser nos lecteurs. Certes, la famille dont parle Jean Dehaes était unie, davantage peut-être que d'autres, mais cet accord, en mettant l'accent sur le réseau et les liens familiaux, nous avertit de l'importance de la bonne entente dans la société traditionnelle. En la décrivant, Jean Dehaes contribue à l'histoire des mentalités et des valeurs d'une société aujourd'hui disparue.

Un article paru dans *Ucclesia* a éveillé mon attention. Il traitait d'un certain Jean-Charles Dehaes, Ucclois, né en 1785, conscrit en 1814, déserteur et condamné en 1806 à l'amende gigantesque de 500 francs-or. Un rapport de 1807 du maire d'Uccle précisait cependant que l'intéressé était indigent et vivait dans une baraque. Il fut donc déclaré insolvable l'année suivante et ainsi se termina ses démêlés avec la justice.

Ma famille avait oublié l'existence de ce lointain ancêtre mais je décidai de m'adresser à M. Van Den Brande, responsable de la rubrique généalogie paraissant dans *Allô Senior*. Il me conseilla de me rendre aux Archives Générales du Royaume. Je m'y rendis accompagné de mon ami Marcel Poels, virtuose dans le maniement de l'ordinateur, chose

indispensable pour les recherches généalogiques. Nous y passons trois après-midi pour arriver au résultat suivant : Jean-Charles Dehaes était bien mon arrière, arrière, arrière grand-oncle !

D'autres recherches me permirent de remonter jusqu'en 1723, avec la naissance de Charles Dehaes. Autre constatation, les Dehaes sont tous nés, habitants, mariés et décédés à Uccle.

Tel fut le stimulant dans ma recherche des traces de mes ascendants et écrire les souvenirs de ceux que j'ai connus personnellement. Une seconde motivation très forte réside en ceci : j'ai eu le bonheur de connaître une enfance insouciante, et très très heureuse. Mes parents étaient de simples ouvriers, mais le bonheur régnait chez nous, et je crois que j'ai été un enfant sans grands problèmes.

Mon grand-père, Jean-Baptiste Dehaes

Enfant unique, il est né en 1863. Son père, Egide Dehaes était né à Uccle en 1830, sa mère Anne Marie Gochet en 1828.

Jean-Baptiste se marie en 1890 avec Joséphine Barragan, née en 1861, mais cette dernière meurt en 1894, le laissant veuf à trente et un ans. De cette union est née en 1891, à Uccle, Anne Marie Dehaes et un autre fils, mais qui n'a pas vécu. Anne Marie allait jouer un grand rôle dans ma vie. J'en parlerai plus tard. Je ne l'ai jamais appelée que par le raccourci affectueux de « Tan Mia ».

Mon grand-père était ébéniste. Malgré des journées de travail de 10 heures et le temps du déplacement, il a pu suivre pendant un an des

cours du soir de dessin au palais des académies. De plus, il devait élever sa fille Anne Marie. Mais voilà qu'un beau jour de kermesse à Saint-Job, le destin lui fut favorable : il fit la connaissance de Claire Verleyen, une mère célibataire avec un enfant illégitime. Les choses sont rondement menées : mariage d'amour ou de raison ? un fait est certain, ce fut une union réussie.



Maisons au Groeselenberg.

Il habitait au Groeselenberg, au 32, chemin de la Source. La maison n'avait ni eau courante, ni électricité, ni gaz ! Pour l'eau potable, un robinet distant de deux cents mètres desservait les six maisons. En cas de gel, il fallait descendre le chemin de la Source, et prendre l'eau à la fontaine

de l'avenue De Fré. Imaginez-vous cela par temps de neige et de verglas, remonter ce chemin avec deux seaux remplis d'eau !

De cette eau, l'on en prenait grand soin : elle était versée dans une jarre qui se trouvait dans la grange ou, en hiver, dans la cuisine, recouverte d'un couvercle renversé sur lequel était placé en permanence un gobelet émaillé pour boire ou puiser de l'eau.

En ce temps, la pension de retraite était plutôt symbolique. Heureusement, le potager et le verger aidait à vivre. Dans le grand verger, une dizaine de cerisiers produisaient des cerises du nord et des cerises de Schaerbeek. Les pruniers donnaient d'excellentes Conducta et des mirabelles. Mon grand-père n'avait qu'un seul poirier mais ses poires, cueillies en septembre, se dégustaient avec délice à la nouvelle année. Pommiers, rainettes, belles-fleurs, framboisiers et groseilliers complétaient cet Eden dont on récoltait les fruits par un travail constant et opiniâtre.

J'entends encore vociférer mon père contre mon grand-père lorsqu'il attachait trois échelles l'une à l'autre pour cueillir la dernière pomme restée au sommet. Il s'était fabriqué une longue perche munie d'un filet pour récolter la der des ders.

Le parterre de muguet était renommé dans le quartier.

Le surplus du jardin était vendu à l'un ou l'autre. En cas d'abondance de légumes, l'on se rendait pour la vente au marché matinal, à la Grand-Place de Bruxelles. Deux grands paniers étaient placés sur la brouette et en route pour cinq kilomètres à l'aller et autant au retour. Le produit de la vente permettait de s'acheter du charbon, des vêtements et autres imprévus. Ainsi vivait mon grand-père.

Ma grand-mère paternelle, Claire Verleyen, « Dikke Mee »

Je ne l'ai pas connue : je n'avais que huit mois lorsqu'elle est décédée à Lourdes, lors d'un pèlerinage. Née à Uccle en 1862, elle habitait au 32, Groeselenberg. C'était une femme assez rondelette, travailleuse infatigable, elle se louait comme journalière pour biner des champs entiers, situés sur l'emplacement actuel de l'Observatoire d'Uccle.

Un premier fils mort jeune : Barthélemy

Elle se maria avec Jean-Baptiste Dehaes le 8 juin 1896 à Uccle. Leur premier fils, Barthélemy, né en 1898, décéda en 1923. Il avait 25 ans.

Je n'ai pas connu Nonkel Bethel, puisque je suis né en 1935, mais toute la famille Dehaes en parlait avec fierté. C'était un homme aux talents multiples. Il commença sa vie active comme porteur de télégrammes. Ensuite, il entra comme apprenti dans un atelier d'ébéniste et devint rapidement un ouvrier capable. Nous utilisons toujours une lingère en chêne qu'il a façonnée. Il avait seize ans lors du déclenchement de la première guerre mondiale.

D'après son livret militaire, il fut incorporé le 7 août 1919 comme milicien de la levée spéciale de 1919, classe 1918. La solde était de 4,50 francs par quinzaine.

En 1920, il exerça le métier de jardinier, son meilleur ami, Pierre Stevens, étant jardinier indépendant au Chat, rue des Carmélites. Il excellait dans l'art dramatique, chanteur talentueux il fit partie du chœur de la Monnaie. Chose inhabituelle, il aimait faire de la broderie. C'était un perfectionniste, il décida de se faire opérer des cordes vocales y sentant parfois une certaine gêne. Hélas, cette opération, effectuée à la clinique Sainte-Elisabeth, lui fut fatale, à la grande consternation de tous, parents, fiancée, frères, sœurs et amis.

Trois ans après sa mort, ses parents achetèrent une concession à perpétuité de six mètres carrés pour y inhumer les restes mortels de leur fils et plus tard, les leurs. Leurs trois tombes se trouvent au cimetière du Dieweg, côte à côte.



Nonkel Bethel.

Un deuxième fils : mon père

En 1907, à l'âge de 45 ans, elle mit au monde un second fils, Georges, mon père. Pour remercier Dieu du bon déroulement de son accouchement malgré son âge, elle fit le vœu de partir en pèlerinage à Lourdes. Pourtant très pieuse, elle retarda la réalisation de sa promesse jusqu'en 1936, mais, souffrant d'une maladie de cœur, la fatigue du voyage lui fut fatale. La logique des choses aurait voulu qu'on l'enterre à Lourdes, mais la famille voulut qu'elle repose au côté de son fils, au cimetière du Dieweg, où une concession à perpétuité avait été achetée. Plus tard, son mari y fut également inhumé : sa tombe et celle de sa femme encadrent aujourd'hui encore celle de leur fils Barthélemy.

Deux anecdotes sont restées dans la famille grâce à elle. Son père était tonnelier et il aimait à prouver



La tombe de Bethel entourée par celles de ses parents.

son habileté dans l'exercice de son métier : il calait une pièce d'un sou entre son sabot et une bordure en pierre bleue et la fendait d'un coup d'herminette. Sa grand-mère a soigné des soldats déserteurs de l'armée de Napoléon, blessés à la bataille de Waterloo. Cela se passa à l'actuelle rue Rouge, que l'on appelait alors "Roweg" (chemin de Rhode).

Tan Mia

Anne-Marie Dehaes est née à Uccle le 28 août 1891. Elle était la fille de mon grand-père paternel Jean-Baptiste Dehaes et de son épouse en première noce, Joséphine Barragan. Elle était

âgée de trois ans lorsque sa maman décéda, quatre ans lors du second mariage de mon grand-père avec Claire Verleyen, « Dikke Mee ». Elle était donc la demi-sœur de mon père et sa sœur préférée : une grande entente régnait entre eux.

Infatigable, elle travaillait du matin au soir. Elle excellait dans son métier de blanchisseuse et de repasseuse. Elle connut le temps où des malles de linge, remplies à ras bord, étaient expédiées à la Côte pour la bourgeoisie. Si l'occasion se présentait de gagner un franc de plus, elle était partante. C'est ainsi qu'elle officiait comme serveuse au Cornet, au coin du Crabbegat, une guinguette où les Bruxellois venaient déguster gueuze et tartines au fromage blanc. Nous possédons un tableau de cette cour intérieure qui lui fut offert par le fils des tenanciers.

Jeune et jolie, elle avait lié connaissance avec un jeune homme qui fut appelé sous les drapeaux au moment où éclata la Grande Guerre, hélas, il n'en revint pas. Elle répétait, à propos de sa triste expérience : « *ik hem ìne gat, hij is ni wei gekome, en ik zal er nunt nemmi emme !* » Traduction « *J'en ai eu un, il n'est jamais revenu, et je n'en aurai plus jamais !* » Tan Mia est donc restée

célibataire, se dévouant d'abord pour élever ses frères et sœurs et, plus tard, pour soigner son père.

Tan Mia fut engagée ensuite pour entretenir l'école communale des filles, au square Georges Marlow. Chaque matin d'hiver, elle allumait 24 poêles dans les classes de l'école. Le soir, elle balayait et époussetait les classes, le jeudi après-midi, avec l'aide d'une autre personne, tout était nettoyé à l'eau.

Tous les jours d'école, elle quittait la maison du chemin de la Source à 5 h 30, en route pour l'école. De retour vers 9 h, elle y retournait à 15 h 30

pour l'entretien des classes. Elle revenait vers 18 h 30. Payée pour un salaire de misère, jamais je ne l'ai entendue se plaindre. Quel courage et quel exemple !

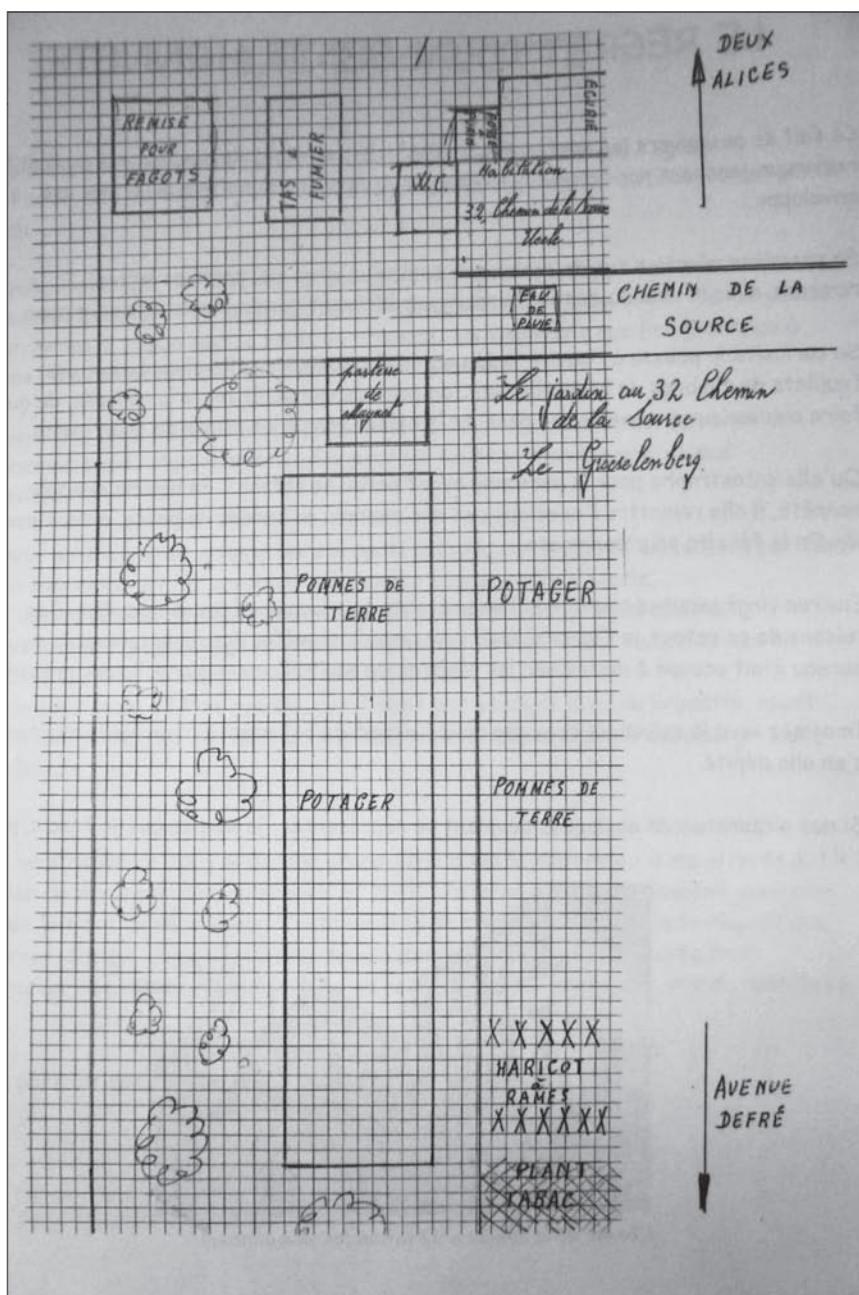
En hiver, par temps de neige et de gel, elle glissait sur son postérieur du haut du chemin de la Source vers l'avenue De Fré ! A cette époque, ce chemin n'avait pas de rampe et n'était pas construit en palier comme aujourd'hui !

Tant de services constamment rendus attirèrent l'attention sur elle : on lui proposa une place de concierge à l'école du square Marlow. Abandonner la maison du chemin de la Source, familière depuis tant d'années ? Ou accepter la place offerte, liée à toutes sortes d'avantages : eau, gaz, électricité, logement gratuit, salaire et pension... le choix est vite fait : à 54 ans, Tan Mia quitte le Groeselenberg avec son vieux père et emménage au square Marlow.

Là, mon grand-père et Tan Mia vécurent des jours heureux mais trop courts du mois d'août 1946 au 16 janvier 1948. Ce soir-là, Tan Mia, en revenant des classes vers la maison, trouve Peiter comme paisiblement endormi dans son fauteuil à côté du poêle : il était décédé. Il avait 84 ans. Ce fut une grande tristesse pour nous tous : un homme juste et bon nous avait quittés.

Les obsèques eurent lieu à l'église Saint-Pierre, il fut inhumé au cimetière du Dieweg, à côté de son fils Barthelemy. Son épouse « Dikke Mee » repose de l'autre côté, ainsi les époux entourent le fils disparu trop tôt. Par autorisation de l'échevin Francken, la famille a pu accompagner le corbillard depuis l'église jusqu'au cimetière. Les trois tombes sont entretenues jusqu'à ce jour.

Le règlement communal stipulait que le poste de concierge serait occupé par une femme avec une présence masculine à ses côtés. Maintenant qu'elle était seule, quel serait l'avenir de Tan Mia ? La directrice, Mademoiselle Ryckaert, intercèda auprès de l'autorité communale pour qu'elle reste à son poste, et que nous, mes parents et moi, allions habiter square Marlow. C'est ainsi que, jusqu'en 1974, j'eus encore le bonheur de la connaître de longues années. Elle avait 83 ans quand elle nous quitta.



Le jardin du 32, Groeselenberg.



Gaby, la laitière du Groeselenberg.

Voici une de mes bêtises que je n'ai jamais osé lui raconter. En ces temps-là, la veille de Pâques, on bénissait l'eau qui devient ainsi de l'eau bénite. Chacun allait la puiser au fond de l'église dans une grande bassine. Tan Mia me demanda d'aller chercher cette eau avec une cruche à l'église. Je me mets en route, m'acquit de ma tâche, et sur le retour par l'avenue De Fré, parfois en courant, parfois en sautillant, je perdis un peu d'eau. Mais, bah, un peu plus ou un peu moins, personne ne s'en apercevra. Regardez l'artiste, un tour complet, sans déverser beaucoup. Une fois, deux fois et une troisième fois, la cruche était toujours à moitié pleine, et, encore plus fort... un looping. Mais là, le contenu en prit un bon coup, elle n'était plus remplie qu'au quart. Que faire ? Retourner à l'église ? Je n'avais pas envie, la solution était à portée de main : la fontaine près du chemin de la Source. Le plus sérieusement du monde, je remplis ma cruche en baragouinant quelques formules latines. Cette eau (bénite ?) a rempli ses fonctions toute l'année à la satisfaction de tous et toutes.

Chaque fois que je trempais mes doigts le soir dans le bénitier, j'ai ressenti un sentiment de culpabilité et je n'ai jamais osé raconter cette histoire à Tan Mia.

Les pèlerinages à Zellik et à Hal

Chaque année, le premier dimanche du mois de mai, Tan Mia allait en pèlerinage à Zellik, lieu de pèlerinage fort couru entre 1940 et 1960, invoquer Saint Quirinus, centurion romain converti au catholicisme, intercesseur contre les affections de la peau et pour la guérison des furoncles.

Le rituel était immuable : départ du Groeselenberg vers Uccle-Centre, là, nous prenions le tram 10 jusqu'à son terminus gare de Berchem. De là, une marche d'une heure nous amenaient à Zellik. La grand-messe était célébrée à 10 heures, mais il fallait être là une demi-heure avant pour obtenir une chaise de libre. La statue du saint était placée à cette occasion au milieu de l'église, on devait en faire trois fois le tour et caresser au passage la jambe du saint.

Après la messe processionnelle, Saint Quirinus en tête, on faisait trois tours de l'église avec arrêt devant le mur où étaient illustrés l'enfer, le purgatoire et le paradis. A chaque passage, Tan Mia me pressait fort la main en attirant mon attention sur les flammes de l'enfer. J'étais fort impressionné.

En face de l'église, le café était archi-comble. Il était exploité par le sacristain, également organiste, aidé par sa femme et une ribambelle de filles. Tan Mia commandait un café tasse et pour moi une limonade puis elle sortait de son sac en velours noir de succulentes tartines aux œufs et lard, mon dieu que c'était bon ! Le retour se déroulait plus péniblement qu'à l'aller, la fatigue se faisait sentir.

Notre-Dame de Hal était le but d'un autre pèlerinage annuel. Là, il fallait tourner trois fois autour de l'autel, trois fois autour de la basilique et parcourir le « Grand Chemin » par les rues

et chemins à travers champs (ne pas oublier de fermer le tourniquet) avec arrêt à chaque statue ou effigie de la Sainte Vierge. Tan Mia, imperturbable, égrenait son chapelet. Quelle foi profonde ! Au retour, nous attendait une crème glacée et un paquet de « crottes » de Hal pour ceux restés à la maison.

Mon grand-père maternel : Peiter Moens

Guillaume Moens est né à Uccle, le 22 novembre 1875. Il était marié avec Anna Catharina Philippus : Meiter Neth.

Ensemble, ils ont eu quatre enfants. Meiter Neth avait une fille illégitime que Peiter Moens a reconnue. Henriette était son prénom. Elle fut élevée dans une autre famille, plus aisée. Plus tard, elle s'est mariée avec un homme fortuné et plus âgé qu'elle. Elle est décédée avant son époux, en 1942.



Photo de classe – 1920

Georges Dehaes, assis à droite, au premier rang.

Mise à part Henriette, Peiter Moens et Meiter Neth eurent les enfants suivants :

Pierre, 1904-1963 : Nonkel Pie.

Louis, 1910-1974 : Nonkel Lowee.

Elise, 1912-2003, ma maman : Tanke Leza.

Théophile, 1914-2001 : Nonkel Phil.



Tanke Mia.

Mon grand-père était un drôle de bonhomme, avec lequel j'ai eu peu de contacts. Il ne vivait que pour lui. Les souvenirs familiaux le dépeignent comme un ouvrier estimé aux Indiennes de

Stalle (actuellement Colruyt) comme coloriste de tissus. Mais il n'était guère apprécié par ses enfants, ni certes par sa femme : elle ne voyait qu'une petite partie de son salaire. Il était passionné de colombophilie et de tendre et même braconnier à l'occasion, délit pour lequel il passa quelques jours en prison.

Je me rappelle d'une visite en 1945 à l'hôpital Sainte-Elisabeth où le retenait une fracture de la jambe. La salle, immense, contenait une trentaine de lits. Ma maman me prit par la main et m'emmena quelques lits plus loin où gisaient, bandés comme des momies, deux jeunes garçons entre onze et douze ans. « Regarde, regarde bien ces enfants : ils ont joué avec des munitions, tu vois ce qui peut t'arriver si tu joues avec des armes à feu et des cartouches ! » Depuis, j'ai une frousse bleue de tout ce qui est revolver ou engins explosifs et j'ai été, je l'avoue, un piètre soldat.

Peiter Moens mourut quelques années plus tard, en 1949.

Ma grand-mère maternelle : Meiter Neth

Anna Catherina Philippus, née à Linkebeek en 1873. Mariée à Peiter Moens dont je viens de parler, elle avait une fille avant son mariage, Henriette, reconnue par après par mon grand-père. Ils habitaient une vieille petite maison sur talus, en face du cimetière de Verrewinkel, au Kauwberg, comme on dit aujourd'hui, mais nous, les gens du coin, appelions cet endroit « op de Breik ». Ils avaient l'eau courante, mais pas de gaz ni d'électricité.

Elle élevait des poules, des lapins, un mouton ou une chèvre. Chaque fois que je lui rendais visite, elle me trayait un bol de lait frais mais je devais faire un effort pour l'avaler. Elle était ma marraine.

Il y avait beaucoup d'arbres fruitiers, des cerisiers, un immense noyer, un pommier et un néflier. Au printemps, Nonkel Pie, Nonkel Phil et mon père bêchaient et plantaient un immense champ de pommes de terre. Lors de la récolte, on ramassait

autant de cailloux que de pommes de terre. C'était une terre argileuse et peu productive.

Derrière leurs maisons sont installées plusieurs briqueteries. Les ouvriers arrivaient le lundi midi et travaillaient du matin au soir. Ils dormaient dans une hutte rudimentaire sur une paille. Quelle triste vie avaient ces Flandriens !

Meiter Neth avait été à l'école à Linkebeek, elle parlait et écrivait le français et le néerlandais, oui, nous étions en 1885 et aujourd'hui, près de 130 ans plus tard, évaluez la différence.

Les jours les plus joyeux que nous passions chez nos grands-parents étaient lors de la nouvelle année. Toute la famille Moens était présente. Peiter Moens, Meiter Neth, Nonkel Pie et Tante Marie, Nonkel Louis et Tante Bertha, Nonkel Phil et Tan Jeanne et leurs enfants, nos cousines Clémence et Annette, ainsi que Willy et Elise, enfants de Nonkel Louis et Tante Bertha, mais ils n'avaient que un et trois ans. Comme il n'y avait pas assez de chaises, une planche placée sur deux chaises et voilà l'affaire réglée, c'était à la bonne franquette !

À midi, tout le monde à table, on mangeait du lapin (entrée ou dessert on n'en parlait pas), nous, les enfants, nous recevions les reins des lapins, car on en était friand, je crois qu'il s'en trouvait bien une dizaine. Puis venait le moment de lire notre lettre de Nouvel An ; moi, le plus hardi, je commençais la lecture suivi par mes deux cousines. Naturellement cela n'était pas désintéressé, car chaque oncle et tante nous donnait notre Nouvel An en nous recommandant : « zet ze goe weg » (mets les bien de côté).

Une chose peut paraître bizarre aujourd'hui,



Peiter Moens.

nous leur donnions la main à tous, mais jamais de baisers, et rarement même à nos parents.

Vers les années 1943-1944, Meiter Neth devint malade, usée jusqu'à la corde, elle fut placée à l'Institut Saint-Nicolas, à Zuun. Plusieurs fois, ma maman et moi lui rendions visite et on lui apportait une grosse poire bien juteuse : ses yeux brillaient de plaisir. Hélas, un certain jour de 1944, son lit était vide, elle venait de décéder. Nous sommes alors allés lui dire un dernier au revoir, mais que c'était lugubre. Cette morgue, on aurait dit une étable, elle couchée sur une pierre bleue. Maman l'a embrassée et m'a obligé à lui toucher le bras. Quel horrible sensation !

Meiter Neth a été enterrée au cimetière de l'avenue



*La petite maison sur talus, en face du cimetière de Verrewinkel,
dessiné de mémoire par Jean Van Kalk.*

du Silence. Le cimetière du Dieweg était arrivé à saturation et celui de Verrewinkel était loin d'être prêt.

Ma cousine Annette a mieux connu que moi Meiter Neth. Elle y passait beaucoup de temps lorsque ses parents travaillaient.

Mon souvenir de Meiter Neth restera celui d'une brave et gentille petite femme, ayant connu peu de satisfactions dans la vie.

Ma maman

Ma maman est née le 13 avril 1912 à Uccle. Elle a habité de longues années au 62, avenue de la Chênaie, dans la pittoresque petite maison sur talus, en face du cimetière de Verrewinkel. Elle fréquentait l'école communale de Calevoet. L'une

de ses amies était Léa De Groef, la maman de mon ami Marcel Poels.

Plutôt espiègle que bon élève, un jour qu'elle était punie et qu'elle devait rester à genoux devant le bureau de l'institutrice qui était chaussée de hautes bottines, elle en a défait les lacets et attaché les deux bottines l'une à l'autre... Mais ses résultats scolaires n'en souffrirent pas.

Un accident a marqué son adolescence. Un jour qu'elle avait une violente rage de dents, elle s'était accoudée sur la barre de protection d'un poêle de Louvain, la barre céda et elle tomba avec son avant-bras sur le poêle rougeoyant. Un de ses frères, nonkel Louis, attrapa un morceau de bois et en frappa le bras pour le décoller du poêle. Résultat, son avant-bras sérieusement brûlé, la voilà dans l'obligation d'apprendre à se servir

de la main gauche, chose qu'elle apprit assez rapidement au point de devenir ambidextre.

La marche ne lui était pas inconnue, les jours d'école elle faisait le trajet Verrewinkel-Calevoet et retour. A douze ans, elle est allée au 4^e degré, avenue Houzeau.

Sa jeunesse n'a pas dû être facile entourée de trois garçons et d'un père despote, mais elle ne se laissa jamais marcher sur les pieds et avait la répartie facile. De sa chambre, elle voyait les étoiles à travers les interstices des tuiles, en cas de neige son lit était saupoudré de blanc. Cela



*Sur le talus de la petite maison.
De gauche à droite, Tanke Wis, la maman de Jean, Meiter Neth.*

peut paraître romantique mais lorsque certaines nuits de gel que le contenu du vase de nuit gelait, son opinion devait être tout autre. Les personnes ayant vécu une telle jeunesse ont eu leur écolage pour la vie.

A l'âge de quatorze ans, au travail ! La voilà apprentie blanchisseuse dans une petite entreprise à Drogenbos. Sa patronne s'appelait Zulma.

De 1933 à 1939, elle a travaillé dans l'atelier de lingerie Jerseta établi rue de Stalle, 200-202 (actuellement Gamma).

Elle était amie avec Antoinette Van den Bossche (Netke), amitié qui s'est prolongée toute sa vie. Netke était aux dires de ma maman très jolie et allait au bal toujours accompagnée de sa maman donc ma maman avait un alibi valable pour sortir ainsi chaperonnée.

Le récit suivant illustre sa débrouillardise et son sang-froid. En 1949, nous habitions avec Tan Mia à l'école du square Marlow. Les classes étaient blanchies, murs et plafonds, chaque année. Une équipe de quatre hommes chaulaient les classes du matin au soir pendant plusieurs semaines. Les ouvriers utilisaient de long manches de bois au bout desquels ils fixaient au moyen de cordes leur brosse (c'est déjà tout un savoir-faire). Pour obtenir cette chaux à blanchir, ils creusaient un trou de 4 m sur 4 m, d'une profondeur de 60 cm, ils y plaçaient des blocs de calcaire et versaient de l'eau sur cette chaux vive, obtenant ainsi un lait de chaux ; cela ressemblait à un immense pudding blanc.

Pendant les vacances une garderie fonctionnait à l'école. Les enfants jouaient dans la cour et l'un de ces garnements eut l'idée incongrue de sauter dans le pudding où il s'enfonça jusqu'à la taille, sans espoir d'en pouvoir sortir par ses propres moyens. Panique générale, par un heureux hasard, ma maman entendant ses cris de détresse lui porta secours, et, ni une ni deux, retira le garçon par les bras de sa dramatique situation et l'amena dans notre laverie, lui enleva tous ses vêtements, le lava complètement et lui fournit d'autres habits et le voilà propre comme un sou neuf.

Mon père, Georges Dehaes, un homme d'exception !

Georges Dehaes est né à Uccle en 1907 et est décédé en 1981 à l'âge de 74 ans. Sa maman, Claire Verleyen, avait 45 ans au moment de sa naissance.

Mon père était donc le petit dernier, son frère Barthélémy (Bethel) était de neuf ans son aîné, sa sœur Marie était onze ans plus âgée que lui. Tan Mia, sa demi-sœur, est née seize ans avant lui.

Il n'était pas des plus grands, plutôt petit et râblé, pas empâté, un homme vigoureux et ardent au travail.

Jeux dangereux à la sablonnière

Sa jeunesse se passa durant la première guerre mondiale. Son terrain de jeu était les sablières du Kamerdelle et le Crabbegat. Mais les jeux pouvaient y être dangereux, comme le rappelait encore des dizaines d'années plus tard un de ses anciens camarades, Jean Van Cutsem, qui le salua en entrant au *Pigeon noir* par cette exclamation : « voilà mon sauveur ! » avant de nous payer plus d'un verre.

Il faisait allusion à un incident de leur enfance qui aurait pu se terminer tragiquement et que mon père ne m'avait jamais raconté. Ce devait être pendant la guerre 1914-1918 ; dans une de ces fameuses sablonnières une volée de gamins s'amusait à creuser des galeries et des tunnels de plus en plus profonds. L'une d'elles s'effondra ensevelissant Jean Van Cutsem sous le sable. Pris de panique, les gamins s'égayèrent. Jean raconte ainsi la suite : « *tous étaient partis (de broekschaaiers, les poltrons), un seul était resté et il creusait, il creusait des deux mains, chaque minute comptait. Au bout de longs moments d'efforts intenses, il m'atteint et parvint à me tirer à l'air libre, il enleva le mieux possible le sable de ma bouche et de mes yeux, me donna quelques solides claques et j'entends crier : "Jean, Jean, réveille-toi !" , je reprends vie, un seul était là, oui un seul, Georges ton père, c'était mon SAUVEUR !* »

Tel était mon père, faire ce qu'il devait, sans se mettre en avant.



Georges Dehaes.

Un mot sur le quartier – Op Broek – où se trouvait le *Pigeon noir*. Lors de la kermesse de Broek, une corde à laquelle étaient suspendus un pantalon d’homme et une culotte de femme était attachée en travers de la chaussée de Saint-Job. La malice populaire préférait voir dans « Broek » le sens de

« pantalon, culotte » plutôt que « marais », plus en accord avec l’existence du plus grand étang d’Uccle.

Mon père fréquenta l’école catholique néerlandophone, 98, rue du Doyenné. Il fut un

1890

KONINKLIJKE HARMONIE
VAN CARLOO SINT - JOB

XAVERIUSKRING



Carloo-St-Job — 1890.

HARMONIE ROYALE
DE CARLOO ST-JOB

XAVERIUSKRING

1965

*Une publication du Xavieruskring de 1965 reproduisant un tableau
montrant le chevet de l'ancienne église de Saint-Job en 1890.*

très bon élève, doué d'une belle écriture, il avait le sens de l'ordre et de la netteté. Après huit années primaires, il fréquenta une école francophone à Saint-Gilles pendant un an. Pourquoi seulement une année ? Pour une raison financière, des difficultés ? Je n'en connais pas la cause.

Sa profession : ébéniste

Comme son père (Peiter) était ébéniste, son frère Josse « de Jokke » et son frère Bethel également, cela coulait de source, lui aussi sera ébéniste. Il fut un artisan d'exception.

Il connut plusieurs ateliers, donc plusieurs manières de travailler. En 1931, il commença chez les frères Van Muysenwinkel, un ébéniste-chaisier à Forest, rue Henri Maubel, dans leur division meubles. Son patron avait comme clientèle des antiquaires et des décorateurs renommés. L'atelier des meubles prit rapidement de l'extension et employait une dizaine d'ouvriers dont à 27 ans il était déjà le contremaître. Y travaillaient également des polisseurs, des garnisseurs, des chaisiers évidemment, des ouvriers qualifiés pour le travail des machines, comme le toupilleur (la toupille sert à moulurer une pièce de bois, mais attention aux doigts !) Toutes les essences de bois y étaient employées : le hêtre, le chêne, le frêne, l'acajou, toutes sortes de bois de placage comme le palissandre, le citronnier, le bubinga, l'ébène de Madagascar, le sycomore, la ronce d'acajou, la loupe de noyer.

C'est grâce à son patron qu'il ne devra pas partir travailler en Allemagne pendant la guerre.

Sa vigueur physique jointe à son habileté lui permettait de faire sans aide des travaux lourds. Ainsi, pendant la guerre, il a déchargé en gare d'Uccle-Stalle un wagon rempli d'une trentaine de boules de bois, c'est-à-dire des arbres de 4 m de long, sciés en planches de 3 à 8 cm d'épaisseur. A lui seul, mon père les a sortis du wagon de 1,80 m de haut, les a fait glisser planche par planche sur deux autres planches et les a mis à nouveau en boule sur le quai.

Beaucoup d'ouvriers avaient un surnom : mon père (Den Dikke), le toupilleur, devenu sourd par le bruit des machines (Den Duuve, le sourd),

Albert, un chiqueur de tabac (Bère Chiq), Joseph, un garçon filiforme (Dikke Jef).

Certains midis, l'apprenti était chargé d'aller acheter quelques saurets ou boesting que l'on emballe dans du papier kraft, on trempe le tout dans un seau d'eau avant de les placer à l'arrière du poêle ; le papier se consume, l'huile et la graisse coulent en dehors sur le poêle et le boesting petit à petit se grille : une délicatesse ! tout l'atelier avait un parfum de sauret.

En 1947, son patron lui conseille de participer à l'épreuve de l'obtention du diplôme de lauréat du travail dans la catégorie ébénisterie. L'épreuve consistait à produire d'après plan une petite table en palissandre incrustée de filets de cuivre, un travail artisanal difficile. Quatre ébénistes seulement – dont mon père – réussirent l'examen et reçurent le titre de lauréat du travail.

L'atelier des frères Van Muysenwinkel tournait en grande partie sous la responsabilité de mon père. Ses patrons lui avaient promis une participation aux bénéfices, mais comme sœur Anne, il ne voyait rien venir. Lorsqu'il en eut l'occasion, il quitta l'atelier pour être embauché à la S.O.F.I.N.A. où les conditions lui étaient plus favorables.

Acteur dramatique au « Zonnebloem » et au Xaveriuskring

Mon père était aussi un fervent de l'art dramatique. Entraîné par son frère Bethel, passionné d'art lyrique, il fit partie du cercle amateur « De Zonnebloem » dont les spectacles se donnaient au Terminus, près du Globe. Il joua également au patronage, dans la salle du 98, rue du Doyenné. Il a participé, avec Paul Van Damme, acteur de talent et son ami de toujours, à plus d'une trentaine de représentations.

Depuis 1936, la « Zonnebloem » disposait de la salle Concordia, rue Xavier De Bue. La troupe y disposait de plus d'aisance et avait la facilité de répéter dans les décors même. C'était le temps où les décors étaient conçus et réalisés par les acteurs. On imagine quelle aide peut dans ce cas apporter un ébéniste.

En 1949, il tint le rôle principal dans la pièce *De Wonderdokter*. Plus de trente acteurs évoluaient sur la scène, j'ai effectué mes débuts ce soir-là. Souvent, la représentation dramatique était suivie d'un bal. Pour ce faire, les banquettes étaient glissées sous la scène et on en sortait tables et chaises et en place pour la danse.

En 1959, la « Zonnebloem » déménage vers le nouveau Centre Culturel d'Uccle, mais à partir de ce moment, il ne parut plus sur la scène.

Mon père était actif également depuis 1933 dans la section dramatique de l'harmonie « Xaveriuskring », appelée familièrement « de Suskes », dont les concerts et les représentations se donnaient en la salle du Vieux Saint-Job, chez Van Campenhout.

D'un historique de cette société, j'extrai les lignes suivantes : « La régie fut tenue pendant près de 10 ans par Georges Dehaes qui remplissait en même temps un des rôles principaux à chaque représentation. Nous avons dit d'autre part tout le bien que nous pensons de lui. Personne d'ailleurs n'a oublié les soirées hilarantes dues à son extraordinaire don de faire rire, dans sa façon unique d'accentuer le côté comique d'un rôle, sans le charger cependant. Comme preuve, il suffit de se rappeler quelques pièces jouées par lui et sous sa direction : *De Gebroeders Kalkoen*, *Hemel op Aarde*, *De Wonde*, *Leentje uit 't Hemelrijk*, *de Schouwager en zijn Lieveken*, *Trouwen of Betalen*, *de Wonderdoktoer*, etc.

En 1945, après la guerre, c'est la reprise des représentations. Un article en rend compte : « Le 16 décembre 1945, nos membres et leurs familles assistent très nombreux à la soirée artistique, la première aussi depuis bientôt six ans, que nous avons organisée à leur intention. L'exécution du concert souleva l'enthousiasme des assistants. Ceux-ci ne ménagèrent pas moins leurs acclamations à la section dramatique qui interprétait *Het Lammeke*, pièce hilarante où M. Georges Dehaes, régisseur, se tailla un beau succès. C'est pour nous l'occasion de remercier et de féliciter celui-ci pour le dévouement et le talent qu'il a mis si gracieusement à notre service

en un temps difficile. Encore une de ces belles âmes toujours prêtes au service des autres. Qu'il soit bien sûr que nous ne l'avons pas oublié. »

C'est difficile à croire, mais les faits sont là : travailler le jour, rendre visite deux fois par semaine à son père au Groeselenberg, assurer deux ou trois représentations théâtrales par saison, assister aux répétitions, voilà de quoi remplir les journées. Il a aussi, à plus de 50 reprises, rempli son rôle de donneur de sang. On comprendra mes raisons d'avoir choisi comme titre : *Mon père, un homme d'exception !*

L'Exode de mai 1940

Né en 1907, il était de la classe de 1926 et a effectué un service militaire de 12 mois dont il ne s'est jamais plaint. Compte tenu de ses capacités professionnelles, l'Armée lui faisait confectionner des hélices en bois pour avions dans un atelier militaire à Evere. Ce travail demandait une très grande précision : la pose d'un copeau sur l'une des extrémités de l'hélice devait faire bouger celle-ci. Il a effectué deux rappels durant la période menaçante de 1938 et 1939.

Le 10 mai 1940, l'Allemagne envahit la Belgique. Les champs d'aviation sont bombardés et les parachutistes boches ont atterri, mobilisation générale. Chaque militaire doit rejoindre son unité, son lieu de cantonnement dans une pagaille générale. Les gendarmes lui disent de se rendre à Furnes. Il emprunte le vélo de son neveu, lui-même soldat actif. De Furnes, on l'envoya vers la France, Dunkerque, Arras, Abbeville où, réfugié dans une église à moitié effondrée, il subit un terrible bombardement qui fit d'innombrables victimes. Sur injonction de la gendarmerie française, il se mit en route vers Poitiers, puis vers Toulouse.

Un matin en se réveillant, il reconnut à côté de lui Jean Van Craenenbroek, le mari de Netke, la meilleure amie ma maman. Quelle surprise, cela paraît incroyable, mais les faits sont là ! Naturellement, ils continuent leur route à deux vers Toulouse. Une centaine de kilomètres plus



Brasserie La Poule, rue Victor Gambier.

loin, la gendarmerie les arrête et confisque leurs vélos, jetés sur un tas mais auparavant rendus inutilisables d'un coup de pied dans les rayons. Les voilà prisonniers avec interdiction de sortir de la caserne.

Mon père me parla aussi de ce trajet en autocar de Toulouse vers Carcassonne, Béziers, Sète, le long de la Méditerranée sans pouvoir sortir du bus et, bizarrement, sans raison claire, retour vers Toulouse.

Un certain jour, on demanda des volontaires pour le travail à la ferme, et le voilà partant vers Mirande, entre Auch et Tarbes. Par un subterfuge, l'ami Jean est parvenu à prendre la poudre d'escampette, c'était le 14 juin. Le mari de la fermière étant lui aussi appelé sous les drapeaux, les bras pour la moisson étaient les bienvenus. Pour rentrer celle-ci, mon père conduisit un attelage de bœufs. Le pinard, on allait le chercher avec un arrosoir à la coopérative. Combien de Belges étaient mis là au travail ? Je n'en connais pas la réponse.

Le 25 juin, ils sont rappelés à Toulouse où ils reçoivent des provisions pour quatre jours et montent dans un train à destination de la Belgique. Après un trajet interminable Bruxelles est enfin en vue. Le train ralentit et mon père sauta du train à Forest sans demander son reste et nous rejoignit au Groeselenberg où on l'attendait avec impatience. Cette scène du retour reste encore vive dans ma mémoire.

Un petit agenda de mon père où sont inscrits quelques noms de villes et certaines indications ainsi que sa relation orale m'ont permis de reconstituer son périple.

Mon père parla de ce séjour avec nostalgie et en 1963 mes parents, au cours d'un voyage à Lourdes, ont rendu visite à la fermière de Mirande où ils furent accueillis à bras ouverts et reçus comme enfants de la maison.

Het Poeleke et ses habitants

Le 37, rue Victor Allard

Le 29 septembre 1934 fut une date mémorable, mon père se marie avec Elise Moens et vont habiter au 37, rue Victor Allard où je suis né le 7 octobre 1935. C'était un petit appartement, mais personne ne s'en plaignait : une cuisine de 4 m sur 2,5 m, la salle à manger, 4,50 m sur 4 m et la chambre à coucher 4 m sur 4 m, chambre que j'ai partagée avec mes parents jusqu'à l'âge de 12 ans.

Au rez-de-chaussée habitait une famille hollandaise, Madame D'Hollandse, comme nous l'appelions, son mari Leen et leur fille Marie-Louise, trois à quatre ans plus âgée que moi, souvent compagne de jeux, en résumé toutes personnes charmantes et gentilles. Pendant la guerre, Madame D'Hollandse a hébergé quelques temps son beau-père, son nom de famille était Cohen. Il était juif et était obligé de porter sur son veston une étoile jaune.

A la rue Victor Allard, qui commence chaussée d'Alseberg et aboutit à la gare d'Uccle-Stalle, le premier carrefour s'appelle *het Poeleke*, traduction fautive : « la Poule », en souvenir d'une ancienne mare qui s'y trouvait. La rue Beeckman, la rue de Broyer, la rue Victor Gambier et le chemin du Vossegat s'y rejoignent.

Chacun y connaissait tout le monde, un tram de marchandises y passait quatre à cinq fois par jour (*de zavel* ou *chocolatten tram*, à cause de sa couleur brune).

Les cafés du Poeleke

Les deux coins étaient des cafés, à gauche un très petit de six tables. J'ignore son nom mais c'était le local de l'équipe de balle pelote qui jouait place Jean Vander Elst, bien avant que celle-ci soit transformée en jardin et parking.

L'autre coin m'est mieux connu, c'était « chez Jérôme », un local colombophile, tenu par le père Koran aidé par Polinke, sa femme. Ils avaient deux fils, Miel et Suske. Je me rappelle que pendant la

guerre, Miel était réfractaire au travail obligatoire en Allemagne et que les feldgendarme sont venus l'arrêter avec leur side-car. Tout le quartier était en effervescence ! Suske était un joueur de football talentueux à Uccle-Sport, c'était mon fabricant d'avions en papier. Ce café était aussi notre endroit pour téléphoner.

Au-dessus du café « chez Jérôme » habitaient deux vieilles dames et aussi un couple sympathique, Lomme *de Pompier* et sa femme Rosa. S'il y avait un incendie à Uccle, le camion des pompiers passait chez lui pour l'embarquer, ainsi nous savions avant tout le monde l'endroit de l'incendie.

Ferronniers, cordonnier, fermier, etc.

Un peu plus haut habitaient des ferronniers, les trois frères Riban. A côté, une petite épicerie « chez Madame Légume ». En face, Albert le cordonnier, un peu plus haut Lowieke Theunis et son épouse, fabricants et dépositaires de bières et limonades. Dans la même maison logeait Rieke Lucas, ouvrier à la brasserie La Couronne, rue de Stalle, en son temps libre chef des guichetiers à Uccle-Sport et arbitre en balle pelote, puis, à côté d'un terrain vague, la maison des parents de Roger Tanghe, un ami depuis 70 ans.

Au début de la rue Victor Gambier habitait un autre ferronnier, Rampelbergh, spécialisé dans les tondeuses à gazon. En face, la ferme de Tist den Boer, qui n'hésitait pas à atteler son unique vache à un tombereau. Jean François (Tist den Boer) l'amenait aussi jusqu'au champ qu'il louait au Dieweg. Il vendait du lait, des fleurs, des légumes, voilà ce dont je me souviens².

A côté de la ferme se trouvait la brasserie de la Poule. J'y suis entré pour la première fois la veille de la Noël 1944 ; elle était occupée par les soldats américains qui y étaient casernés et y célébraient Christmas. Nous, gamins, nous n'avions que ces paroles en bouche : « chiquelette ?, chocolatte ? » et notre demande restait rarement sans réponse.

Là aussi, nous les avons vus jouer un jeu bizarre : ces soldats frappaient une sorte de balle de hockey, la balle lancée, un autre l'attrapait avec un gant,

parfois il la frappait avec un bâton. Longtemps après je me suis rendu compte que c'était au baseball qu'ils jouaient, avec une batte.

Au coin de la rue de Broyer habitait la famille Wouters et leurs deux fils, Michel et Emiel. Jean Wouters le père fut pendant plusieurs années président du football club Uccle-Sport.

Tournons le coin : là habitait Guske Bourguignon, laitier avec charrette et cheval avant la guerre, et d'un triporteur durant la guerre. Il avait deux filles, Germaine, la seconde, Yvonne, se maria avec un soldat anglais et alla vivre en Angleterre.

Les timbres de ravitaillement pendant l'Occupation

Chaque citoyen inscrit au service de la population obtenait une carte dite « de ravitaillement ». La carte était personnelle et valable pour un an. Outre l'identité et l'adresse, elle comportait également un numéro de zone d'habitation.

Pour obtenir les timbres de ravitaillement, il fallait se présenter le jour indiqué sur cette carte. Les affiches publiques signalaient mensuellement les dates de distribution sur présentation de la carte et des pièces d'identité, ou procuration. Le préposé communal remettait une feuille de timbres en échange d'un coupon daté de la carte.

La feuille de timbres, de couleur différente tous les mois, comportait des numéros se rapportant aux différents aliments : pain, féculents, beurre, pommes de terre, lait, viande, etc.

Le boulanger, le boucher ou l'épicier détachait les timbres de la feuille et les collait sur un bordereau pour se faire réapprovisionner chez le grossiste.

Il y avait également des timbres « supplémentaires ». Un bébé, par exemple, bénéficiait de 24 timbres de lait supplémentaires, un enfant de 4 à 8 ans, de 12 timbres et un jeune de plus de 12 ans, de 8 timbres.

Les diabétiques pouvaient également échanger leurs timbres de sucre pour des timbres de viande.

Les travailleurs lourds (charbonnages, mines, batellerie, hauts-fourneaux), jouissaient d'une double feuille. Les travailleurs forcés ou volontaires en Allemagne obtenaient des timbres pendant leurs congés en Belgique au prorata des jours de présence sur le territoire³.

Le bureau de distribution, situé à Uccle-Centre, défavorisait les habitants des quartiers éloignés comme Saint-Job, Verrewinkel, Montjoie, Homborch. Les moyens de communication étaient très mauvais et aléatoires : peu ou pas de trams ni de bus dans ces quartiers, plus de voitures, les alertes étaient nombreuses et longues. On considérait que les habitants de ces quartiers perdaient une journée entière pour retirer leurs timbres rue Xavier De Bue.

L'administration de la commune disposait encore d'un autre local situé dans la même rue, à la maison « Libertas », pour la distribution de bons de produits non comestibles tels que charbon, textile, pneus de vélos, souliers, etc.

Je me souviens de quelques numéros de timbres : 1, pain, farine – 2, café – 3, beurre, margarine – 4, pommes de terre – ?, sucre – ?, lait – 8, savon – 9, huile de table – 10, viande.

Notre nouvelle habitation : la maison de la directrice de l'école du square Georges Marlow

Après la mort de Tan Mia, comme dit plus haut, mes parents et moi allions habiter square Marlow. Cet arrangement donna satisfaction à tous.

Adieu donc au 37, rue Victor Allard, au quartier du Poeleke, à Madame D'Hollandse et à tout ce sympathique quartier.

La belle bâtisse, précédée d'un jardinet, était conçue au départ pour la directrice, mais celle-ci préférait avoir son bureau dans l'école. Au rez-de-chaussée, une pièce de 5 m sur 5 m servait de local à ranger landaus et poussettes lors des consultations des nourrissons qui se tenaient au 1^{er} étage. Au 2^e étage : la salle à manger, la chambre de Tan Mia et ma chambre. Au 3^e étage : chambre

mansardée, chambre à coucher de mes parents, le grenier et une autre chambre mansardée. Nous avions donc de la place en suffisance. Derrière la maison, il y avait une courette, une laverie WC et un petit jardin clôturé par lequel on accédait à la cour de l'école.

Quel luxe pour moi, quelle plaine de jeux, ces deux cours d'école ! Pendant les vacances, mes amis et moi plantions deux piquets dans le sol, reliés par un fil qui faisait office de latte de goal. Du

matin au soir, c'était : football, courses cyclistes, championnat d'athlétisme, sauts en longueur dans le bac à sable et bien d'autres jeux encore.

Pour moi, ce changement se passa sans problème et, je crois, pour mon père aussi, mais ma mère et Tan Mia ont dû s'adapter l'une à l'autre. Les deux femmes étaient de deux époques différentes, deux façons de voir la vie. Par exemple, le soir, Tan Mia avait l'habitude de prier ensemble, pas mes parents. Ma maman aimait faire les courses,

des parlottes, elle était peu encline à respecter l'heure des repas mais pour se rendre service l'une à l'autre, cela allait de soi. Pour les comptes, toutes les dépenses du ménage étaient inscrites sur un carnet et en fin de semaine divisées en quatre. Tan Mia me faisait ses doléances et ma mère de même, aussi, malgré mon jeune âge, j'étais entre elles comme le juge arbitre.

Nous avons habité là huit années ensemble jusqu'à ce que Tan Mia soit pensionnée, c'est-à-dire en juillet 1956. Depuis lors, Tan Mia et nous ne manquons pas de nous rendre mutuellement service, ce fut une belle entente.

(à suivre)

¹ Les réunions de travail de «Age et Transmission» se tiennent à la bibliothèque communale Le Phare.

² Voir *Ucclesia* 228, janvier 2010, VANNIEUWENBORGH Louis, «La ferme de la Poule, 6 rue Victor Gambier».

³ Données fournies par l'ami Emiel Merckx (1920-2011).



La maison de la directrice, 3, square Georges Marlow.

IL Y A CENT ANS ... LES FAMILLES UCCLOISES CLERX, VAN DE VELDE, LEMMEN ET DANSE



III^e partie : AUTOUR DES DANSE

Marguerite RASSART DEBERGH

LA FAMILLE DANSE

Au début de la guerre, Auguste Danse (1829-1929) est âgé de 85 ans et veuf ; ses filles sont mariées mais il demeure le pilier de toute la famille et sert de trait d'union ; resté à Uccle durant toute la guerre, il sera le point de ralliement de la famille. Dans sa maison de la rue Labarre, il continue à dessiner et à graver. Il participe également à des expositions ; ainsi en 1915, il présente une dizaine d'œuvres au "Salon des Beaux-Arts" de Bruxelles. Et il enseigne encore et toujours, mettant ses connaissances au service des plus jeunes¹.

Chez les Danse, comme le font les artistes réfugiés en Angleterre, - on y reviendra, - chacun s'efforce, à sa manière d'accomplir au mieux son devoir, quel que soit l'endroit.

Selon le souhait du roi Albert, le couple Destrée-Danse est parti pour l'Angleterre. Mais le roi s'inquiète : que va faire l'Italie ? En vertu de la "Triple Alliance", elle pourrait se ranger du côté de l'Allemagne. Récupérer les œuvres belges en Italie est urgent. Ce sera la mission prioritaire de Destrée ; Marie restera en Angleterre et s'occupera notamment des artistes qui y débarquent. Ces séjours en Italie de Destrée sont interrompus par des voyages en France et de brefs retours en Belgique, surtout pour des visites à La Panne où il vient rendre compte au couple royal des résultats de ses démarches ; il les relatera dans plusieurs ouvrages (13 au total) où seront également mises en valeur l'aide anglaise puis celle de l'Italie. Maeterlinck se rendra en Italie lui aussi, et témoignera de « l'admirable campagne

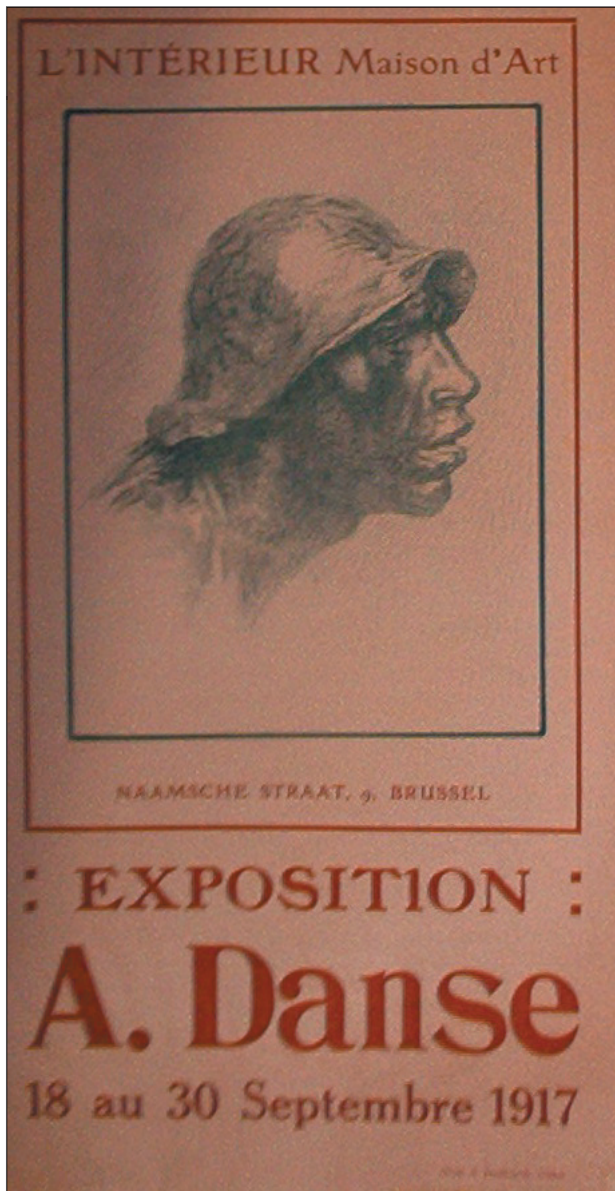
d'agitation et de propagande qu'y menèrent deux députés belges, Jules Destrée et Georges Lorand [...]. J'ai entendu plus d'une fois Destrée [...]. Il s'avancait, l'air las, accablé, affaissé [...]. Il commençait d'une voix éteinte, lente, presque hésitante, paraissant chercher péniblement ses idées [...]. La voix s'amplifiait, énorme, prenante ou sarcastique [...]. Il était "l'Orateur formidable" [...] ».

Le volume de Jules Destrée *En Italie pendant la guerre* se termine en août 1916 car le 24 mai l'Italie déclare la guerre à l'Autriche. En février 1917, Destrée va chercher Marie au Havre et, avec elle, accomplit son dernier périple italien. En effet, durant l'été 17, le roi, inquiet par l'évolution de la situation en Russie, désigne Destrée comme ambassadeur extraordinaire à Pétrograd. Destrée part alors pour la Russie en compagnie de sa femme. Au retour, il décrira la révolution russe dans *Les fondateurs de Neige*.

La même année 1917, Auguste prend part, en février, à une exposition, à la salle "Studio" à Bruxelles, avec une eau forte *L'hiver à Uccle*, dont la commune possède un fort beau tirage. En septembre, c'est à la galerie de Léon Sneyers, rue de Namur, qu'il expose (fig.1, page suivante).

L'affiche reproduit une tête de mineur de Constantin Meunier mais, dans le contexte de l'époque, on peut penser à celle d'un soldat.

Robert Sand écrit, dans la lettre de 1916 où il parle de Lemmen, qu'Auguste Danse va bien même si « *le temps souvent mauvais l'empêche souvent de sortir, et cela l'affaiblit un peu par moments, mais en somme sa santé reste excellente. Il travaille toujours ; ses voisins viennent faire de la musique chez lui ; des amis vont lui*



faire visite ; tout cela l'aide à passer le temps qui parfois lui paraît bien long. Nous fêtons demain ses 87ans [...] ».

Il est évident que même s'il travaille et s'il est entouré d'amis, le patriarche doit se sentir parfois bien seul privé, en partie, des siens morts ou partis se battre. Jean-Baptiste et Constantin Meunier auxquels Danse fut si lié sont décédés. Le fils de Jean-Baptiste, Marc-Henry **Meunier** (1873-1923), s'est engagé comme volontaire, même si son âge l'éloignait du combat ; il dessine puis grave les combats et les ruines qu'il exposera plus tard au *Studio* ; se mêlant à la vie du soldat, il encourage aussi les écrivains qui sont au front. Les Destrée accomplissent la mission qui leur fut confiée.

Le mariage de Louise à Uccle, en 1905, a agrandi la famille Danse car Robert Sand a deux frères : René médecin et Maurice juriste comme lui. Tous

deux sont mariés et ont des enfants ; c'est donc un cercle familial assez vaste qui, avant guerre, entourait Auguste Danse. En 14-18, Louise et Robert Sand sont certes en partie à Bruxelles mais pas en continu. Louise est la plus présente : comme son père, elle continue à graver et, en avril 18, elle présentera, après son père, à la même galerie *L'Intérieur*, une exposition (fig. 2 ci-dessous).

Robert Sand se partage entre la Belgique, la Hollande et la France ; le roi Albert lui a également



confié la mission de s'occuper d'artistes et de préparer une exposition en France dès que la guerre sera finie. Quant à son frère, René Sand, il a servi, dès le début des hostilités, comme médecin ambulancier, mais dès novembre 1914, il a été envoyé à Londres pour travailler au *King Albert Hospital* ; son épouse Marie et leurs quatre enfants l'y ont rejoint ; c'est donc en Angleterre que la famille de René Sand retrouve Marie et Jules Destrée-Danse. Mais bientôt on confiera une autre mission à René Sand : aider le docteur Depage à l'hôpital de La Panne.

Ceci nous oblige à remonter le temps et à rendre la parole à la princesse Marie José.

LA PANNE ET LE DR DEPAGE.

La princesse Marie José raconte² : « *En octobre 1914, les blessés de la bataille de l'Yser ne recevaient de soins qu'après avoir été transportés dans des hôpitaux dispersés entre Calais, Furnes, Adinkerke, ... Un grand nombre de ces malheureux combattants succombèrent par manque de secours immédiats. Il était indispensable que cette situation changeât. Il fallait créer sur le sol belge un centre hospitalier dirigé par un corps médical compétent. Ma mère écrit, le 25 août 1914 : « [...] Il faudrait avoir un chirurgien en chef avec l'expérience de la guerre. Je décide de faire venir Depage [...] » [...] Depage approuva le plan de la souveraine de transformer l'hôtel de l'Océan, à La Panne, en un immense hôpital militaire ».* Ainsi est né « l'hôpital Depage ».

Antoine Depage (1862-1925), docteur de l'ULB, où il enseigna, épouse, en 1893, Marie Picard (1873-1915), nièce de Paul Héger ; en 1906, le couple crée une clinique privée, place Brugmann ; elle sera transformée en "Home pour enfants" durant la guerre. C'est aussi avec son épouse que Depage crée, l'année suivante, une école d'infirmières dont il confie la direction à **Édith Cavell** (1865-1915), une infirmière anglaise, amie de sa femme.

La famille royale connaissait bien ce médecin chirurgien qui avait été chargé, en 1909, d'opérer le roi Léopold II et c'est pourquoi la reine lui confie, bien qu'il soit un civil et non un militaire, l'organisation d'un hôpital sur place. En octobre 14, la famille Depage était dispersée : le Dr était à La Panne ; son épouse Marie se trouvait à Londres avec Lucien ; leur cadet était resté à Bruxelles chez les Solvay ; l'aîné, Pierre, avait été versé à la Compagnie de Reconnaissances motocyclistes de la III^e division. À l'époque, la cité balnéaire de La Panne, où résidait le couple royal (Villa Maskens), était devenue le dernier « *Lambeau de Patrie* » comme l'écrit Verhaeren. Elle possédait un avantage : un vaste hôtel "Le Grand Hôtel Océan" qu'on pouvait transformer en hôpital. Mais il « *n'était pas facile de mettre sur*

pied un si vaste ensemble. Tout manquait, jusqu'au chauffage pour affronter les rudes hivers. [...] L'hôpital commença à fonctionner [...]. Il y avait alors 1.200 lits [...]. Le règlement des services de santé n'autorisait que 200 lits aux hôpitaux du front. Mais Depage se moquait éperdument de ces règlements anachroniques, et nul n'osa s'opposer à la nouvelle organisation. [...] Ce terrien, dont mon père appréciait tant la rude franchise me faisait penser à un gros ours à la taille massive et aux gestes brusques. Il s'associait à notre vie de famille et nous, les enfants, l'aimions beaucoup. [...] Depage s'était entouré d'une équipe d'excellents chirurgiens [...]. Sur le plan humain, ma mère appréciait sa simplicité de cœur [...] ». En décembre 14 des infirmières formées en Angleterre, au Canada et au Danemark arrivent l'aider ; des Belges les rejoindront rapidement. L'hôpital l'Océan est bien en place fin de l'année 1914. Il est donc décidé que Marie Depage partirait, en janvier, aux États Unis pour récolter des fonds et pour plaider la cause de la Belgique.

1915 : malgré le départ, le 27 janvier, de Marie Depage, l'année commençait bien à l'Océan car l'idée « *d'organiser des fêtes, des concerts, des conférences naquit un peu partout en même temps [...]. On vit au front belge des troupes de comédiens, des artistes de music-hall, des chansonniers et même des chorégraphes [...]. Avec le temps, ce qui n'avait été au début qu'un concours de bonnes volontés devint [...]* grâce à l'impulsion de la Reine [...] "*l'Orchestre de la Reine*"³. Dans ses lettres, Marie Depage décrit le succès de sa mission, même si l'absence de son mari lui pèse grandement. Ce devint ensuite une année terrible pour le docteur Depage. Fin avril, son épouse rentre, heureuse, de sa mission américaine par le *Lusitania*. Mais le 7 mai, le bateau est torpillé par un sous-marin allemand. Après avoir aidé autant qu'elle le pouvait, Marie Depage se jette à l'eau mais se noie. Son fils Henri rapporte : « *Après la mort de sa femme, Depage fut un moment désarçonné, la vie ayant perdu toute saveur. [...] la Reine avec une discrétion délicate lui rendit le plus grand service. Elle décida qu'Elle viendrait tous les matins [...] et qu'Elle ferait du travail à la salle d'opération. C'est Elle qui lui rendit le goût du travail [...]. Au front belge, dans les ambulances, on ressentit l'événement comme si chacun avait perdu un*

des siens. [...] À l'étranger, particulièrement aux États Unis, la cause belge trouva de nouveaux appuis [...]. La Reine venait chaque jour à l'Océan, travailler avec Depage ». Le corps de Marie sera d'abord inhumé à La Panne, à quelques mètres de l'hôpital, face à la mer, ce que décrit aussi, dans ses *mémoires*, Destrée qui ira s'y recueillir lors d'un de ses rapports au roi Albert. Antoine Depage sera encore cruellement frappé cette même année, cette fois par la mort de leur amie Édith Cavell ; elle était une excellente infirmière et partageait à merveille ses connaissances avec ses élèves. Mais elle appartenait aussi à l'*Intelligence Service* et aidait des Belges blessés à gagner les Pays-Bas restés neutres. Elle est arrêtée en août et, malgré les protestations internationales, fusillée le 12 octobre 1915. La nouvelle arrive à l'Océan : « En octobre, on apprit, à la fois, l'arrestation de Miss Cavell, son jugement et son exécution. Pour Depage, ce fut un nouveau coup ; c'est lui qui avait placé Édith Cavell à la direction de l'École d'Infirmières qu'il avait créée avec sa femme ; Édith Cavell et Marie Depage avaient collaboré pendant sept ans [...] ».

Un monument ucclinois, œuvre de Paul Du Bois, - qui avait réalisé le buste du Dr Clerx, - réunit ces deux femmes ; il porte ce texte « *Passant, dis-le à tes enfants, ils les ont tuées* » (il est reproduit p. 4 d'*Ucclensia*, n° 251).

En outre, Place Brugmann, un monument orné du buste du médecin et son inscription, rappellent pour toujours l'œuvre des Depage (fig. 3, ci contre). Sachant à quel point Antoine Depage ressent la perte de son épouse et celle d'une collaboratrice efficace, comprenant sa solitude, privé de deux fils aux tranchées et du

troisième, Henri, resté à Bruxelles, la reine fera en sorte que ce dernier puisse venir à La Panne. C'est donc un récit vécu que raconte Henri Depage dans son livre sur sa famille.

En 1916, Antoine Depage fait venir à La Panne le docteur René Sand qui y œuvrera jusqu'en janvier 1919.

1917 : « Le début de l'année fut marqué par un événement auquel chacun essaya de donner le plus d'éclat possible : l'inauguration de la salle des fêtes ; il s'agissait d'un pavillon spécial avec scène [...] quatre cantatrices de l'Opéra-Comique avaient accepté de prêter leur concours : Mmes Calas, Camia, Bernard et Saïman ; il y avait, en outre, le très populaire ténor belge Henri Albers ; enfin le compositeur Xavier Leroux tenait le piano [...] »⁴.

Puis afin « de distraire les blessés, la reine organisa à l'Océan, fêtes, concerts, spectacles et conférences. [...] Le futur directeur de la Monnaie, Corneille de Thoran, alors sergent, avait formé un orchestre de soldats. [...]



D'innombrables artistes vinrent jouer à l'Océan, parmi lesquels Eugène Ysaÿe et son frère Théo [...]. Des pièces de théâtre y furent données [...]. La reine encouragea la pléiade de peintres qui retraçaient l'infinie désolation des champs de bataille ; la plupart combattaient vaillamment : Wagemans, Meunier, Thiriar, Houben, Claus et surtout Alfred Bastien, grand blessé, qui a immortalisé "L'inondation des plaines de l'Yser". Ma mère leur demanda de bien vouloir décorer la nouvelle salle des fêtes de l'Océan [...]. Les arts devaient contribuer au soulagement de la grande détresse humaine »⁵.

L'hôpital de l'Océan fermera définitivement ses portes le 15 octobre 1919 ; il a été détruit après la seconde guerre.

Si la vie s'organise en Belgique, et tout particulièrement à La Panne, il en va de même en Angleterre, où, selon le souhait royal, se trouvent tant d'artistes.

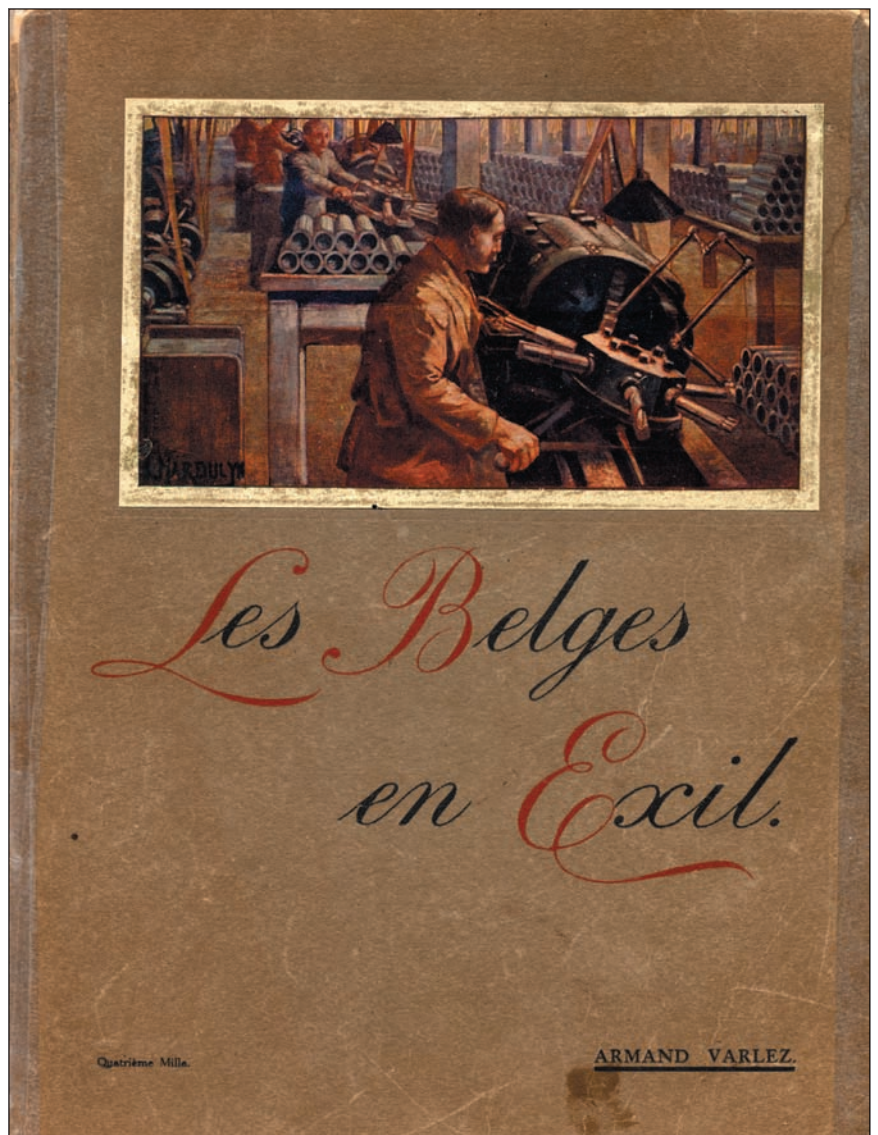
oubliés et des jouets furent récoltés, des poupées fabriquées. Lorsqu'elle rendait visite à ses enfants en Angleterre, la reine constatait et encourageait les efforts. « *Ma mère ne passait jamais en Angleterre sans s'inquiéter des familles des réfugiés et rendait visite à tous les blessés belges évacués du front. [...] Ne se contentant pas de diriger de loin cette indispensable philanthropie, elle mettait tout son cœur à entrer dans les détails concrets, passant des heures chez Harrods pour rapporter à chacun le petit cadeau qui fait plaisir. [...] elle apportait beaucoup de gaieté, en dépit des fatigues de l'immense travail qu'elle fournissait auprès des blessés du front. Sa jeunesse de caractère et son tempérament enjoué lui faisaient inventer les farces les plus saugrenues [...] elle cherchait à créer autour d'elle une détente bienfaisante [...]* »⁶.

Après s'être soucié de l'accueil réservé aux exilés ainsi que du sort des soldats et de leurs familles, il faut penser à ceux qui ne se battent pas. Comme

LA VIE EN EXIL.

Comme l'explique Armand VARLEZ au début de son ouvrage sur *Les Belges en exil*, (Bruxelles-Londres, février 1917 ; fig. 4, ci contre) : « *L'arrivée des réfugiés de Belgique et du Nord de la France devait donner au peuple anglais une première vision des horreurs de la guerre [...] il y eut un peu partout en Angleterre, Irlande, Écosse, un magnifique élan, fait en partie de sentiments philanthropiques et en partie d'esprit d'assistance aux charges nationales [...]. Des particuliers attendaient les réfugiés à leur débarquement [...]* » (p. 53-54).

Dès novembre 1914, des femmes se réunirent pour former le comité de la Noël du soldat. On récolta tous les types de vêtements et de chaussures destinés à aider les combattants à supporter l'hiver. C'est ainsi que soutenue par la reine et par les Destrée, Alice Rousseau (nièce du sculpteur Victor Rousseau) créa l'*Œuvre du Vêtement des Soldats Belges*. Les enfants ne furent pas



l'avait souhaité le roi Albert au début de la guerre, on s'organise à la fois pour occuper utilement les artistes âgés et pour leur permettre d'entretenir leur art. Pour ce, Émile Vandervelde réunit des artistes belges afin de former un comité qui rassemblerait les œuvres d'artistes qui, vu leur âge, ne pouvaient se battre comme soldats mais souhaitaient manifester leur soutien et leur solidarité.

On sollicita chacun : des livres, des peintures, des gravures, des dessins furent réalisés. Les artistes furent nombreux à participer tant en Angleterre qu'en Belgique ; on note parmi les donateurs d'une première vente, les noms de « Marie-Jules Destrée, Louise Danse, et Auguste Danse ». Les résultats de la vente furent versés au *British Gifts for Belgian Soldiers*, dont la présidence fut assurée, à partir d'août 1915, par Jules Destrée.

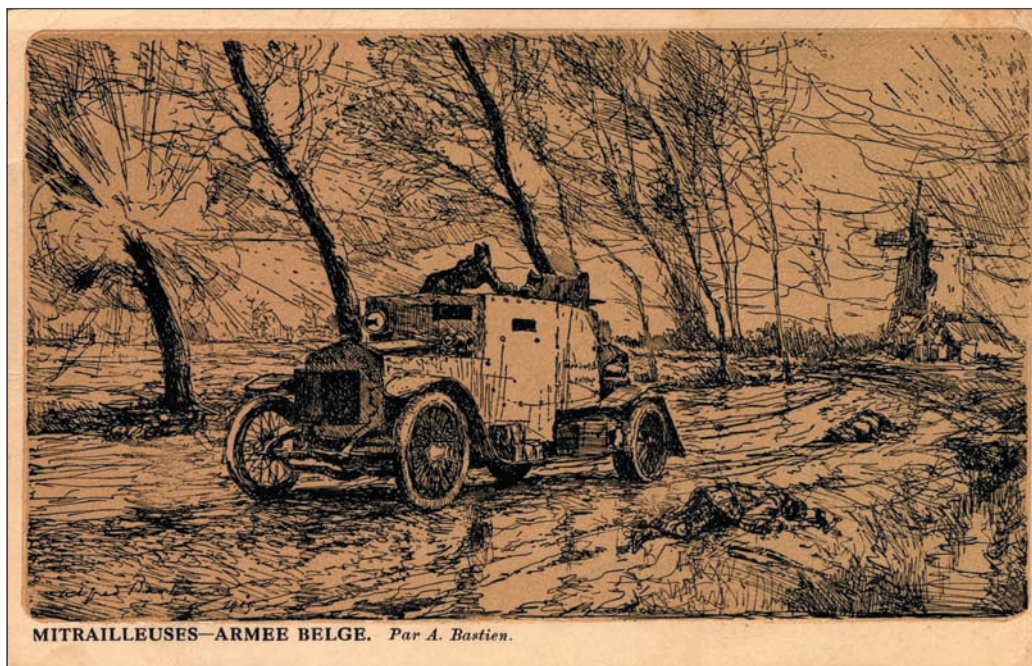
Des cartes postales, vendues sans profit pour leur créateur, furent éditées qui représentaient les villes martyres, mettaient en valeur le courage des soldats, les montrant à l'œuvre. Ainsi, pour ne donner qu'un exemple, citons la série réalisée par Alfred Bastien (Ixelles 1873-Uccle 1955) (fig.5) Plusieurs ouvrages au caractère artistique et littéraire ont également alors vu le jour en Angleterre, tels que *King Albert's Book*, *The Book of Belgian's Gratitude*, *The Glory of Belgium* et *Belgian Art in Exil. For Belgian Charities*. Dans chacun d'eux,

on remarque la présence d'Auguste Danse, de Louise Danse-Sand et de Marie Destrée-Danse. Dans sa préface à *La Grande Guerre par les artistes. 1914-1915*, (Paris, 1914-1915) Gustave GEFROY écrivait « *Ce livre d'une forte actualité restera le premier en date des documents d'images dessinées sur la guerre de 1914-1915 [...]. Toutes les formes graphiques étaient admises : dessins allégoriques et satiriques, scènes de mœurs, tableaux de combats, portraits, enfin mille aspects de cette lutte épique. Seule, la politique fut exclue de cette œuvre qui n'a voulu retenir que ce qui unit. [...]. Les uns ont dit ce qu'ils avaient à dire en une seule page. D'autres ont réuni assez de dessins pour former des séries. [...]* ». Si la plupart des auteurs de ce livre, « *témoignage immédiat du carnage, de la douleur et de la vaillance* » sont des Français, on note « *par Frans Masereel, les épisodes douloureux de la grande fuite par les routes, des pauvres gens de Belgique, poursuivis par les coups de canon et les flammes des incendies ; par Huygens, les effondrements des monuments et des maisons, et les rives trempées de l'Yser, où quelques arbres pleurent sous le vent et la pluie, près de quelque cabane défoncée, humble abri d'un bonheur et d'un travail d'hier, devenu un tas de gravats dans l'espace du champ de bataille immense. [...]* ».

Mais les carnages et les désastres ne s'arrêtent pas en 1916 ; deux années encore les combats vont se poursuivre et le nombre de morts augmenter. Toutefois, à l'Océan, les rencontres se sont multipliées : « *Combien d'hommages affluèrent à*

La Panne ? Mon père fut même doté d'une "Berceuse héroïque" que Debussy composa en souvenir de la bataille de l'Yser. [...] "The King Albert's Book", paru en 1914, réunit les noms illustres de Bergson, Anatole France, Kipling, Ibanes, Johan Bojer, Paderewski ... Tous voulurent collaborer à ce récit conçu sous forme d'épopée [...]

En mai 1916, l'Italie quittait la "Triple Alliance". Et au début



MITRAILLEUSES — ARMÉE BELGE. Par A. Bastien.

1917, la princesse Marie José apprit qu'elle allait quitter l'Angleterre pour l'Italie « *Le 2 mars 1917, mon père qui adorait l'auto nous conduisit jusqu'à Paris [...] nous nous séparâmes de mon père qui regagnait le front, tandis que ma mère et moi prenions le train [...]. Le roi Albert avait permis à ma mère de passer tout le mois à Florence, ne prévoyant pas la grande offensive alliée avant le 10 avril. [...] Fin septembre 1917, ma mère dut s'aliter ; ce fut le mauvais état des routes qui nous priva du petit frère attendu [...]* »⁷.

La guerre se poursuit et les pertes alliées également en 1917 et en 1918 jusqu'au 27 septembre, où relate la princesse Marie José : « *Mon père lance le fameux appel à son groupe d'armées [...] "L'heure est décisive. En avant pour le Droit, pour la Liberté, pour la Belgique glorieuse et immortelle!" [...] Les 14 et 15 octobre, le front allemand est brisé. [...] Désormais, soufflait le vent de la victoire. Les événements se précipitaient [...]. Pour Albert et Élisabeth, ce sera une suite d'entrées triomphantes dans les villes reconquises [...] les premiers contacts avec les populations accablées par quatre longues années de souffrance sous le joug de l'ennemi! [...]. Le 11 novembre, ma mère note "Armistice signé à 5 heures du matin. Suspension des hostilités à partir de 11h". [...] Premier contact avec les représentants de la patrie [...]* »⁸.

La guerre est finie. Mais très rapidement des récits sont publiés pour que nul n'oublie.

APRÈS LA GUERRE.

Les récits, les gravures et les dessins rédigés ou croqués sur le vif durant ces années de lutte sont très rapidement publiés. C'est le cas de quelques croquis de Fernand Lantoine (1876-1955) qui, devenu ucclois, y avait exposé en 1912 ; fait prisonnier, il fut envoyé aux tranchées sur le front russe mais cela n'interrompit en rien son activité de dessinateur. En vingt-cinq planches, il reconstitue l'horreur vécue (fig. 6, page suivante).

Les livres se multiplient qui relatent les combats héroïques. Ainsi celui, de James **Thiriart** (1889-1965) dont la reine avait sollicité la collaboration à l'hôpital l'Océan ; auteur de *1914-1918. Gloire et Misère au front de Flandre* et de ses illustrations dont 36 planches hors-textes, il a vécu le récit publié en 1920. Blessé au début de la guerre, alors qu'il

se battait au sein de la *garde civique*, il raconte le quotidien des soldats mais aussi la fuite des populations désorientées et les villes en ruines. Il exerça plusieurs activités : attaché au service cartographique, il réalisa des cartes détaillées et des dessins de la ligne de front ; comme artiste, il rejoignit, en 1916, la *Section artistique de l'armée belge* en campagne et illustra le journal du front sous le nom de Ulenspiegel. Son livre est dédié « *À ceux qui tombèrent sur la route de la Victoire, à tous les "jass" glorieux et misérables [...]* ». Selon le souhait de la reine Élisabeth, il organisa plusieurs expositions à La Panne mais aussi à Londres, où il publia également dans *The Illustrated London News*.

Fin 1918, le Docteur Auguste **Clerx** a repris son poste à l'hôpital de Saint-Gilles. En 1921, il épouse Germaine L'Olivier (1892-1974), ce qui lui vaudra le nom de "Clerx-L'Olivier". Comme son père autrefois, - Hubert Clerx- Gratry, - il sera un médecin scrupuleux et compatissant ; chef de service et riche d'une expérience acquise en 14-18 sur le terrain, il inculque, avec passion, à ses élèves l'amour de son métier de chirurgien. Mais, comme son père, il s'épuise à la tâche et il s'éteint en décembre 1958.

Pierre Frédéric **Lemmen**, - fils de Georges Lemmen (1865-1916), - a rejoint les siens à l'avenue Coghen ; il a fondé une famille à Uccle et y restera jusqu'à sa mort en 1980.

Auguste **Danse** se trouve toujours à Uccle et est, à nouveau, au milieu des siens ; il continue à travailler et se prépare à festoyer pour ses 100 ans qui doucement approchent. Il a enfin retrouvé tous les siens : les familles Sand et Destrée sont de retour non loin de chez lui.

En effet, après un long périple, les **Destrée** sont rentrés et, leur maison de Marcinelle ayant été bombardée, ils se sont installés à Bruxelles, pas trop loin d'Auguste et tout près des Sand. En 1919, Jules Destrée a été nommé "Ministre des Sciences et des Arts" ; Marie et lui tiennent "salons" et reçoivent au ministère puis à la rue des Minimes.



Le docteur **René Sand**, son épouse et leurs enfants habitent non loin des Destrée. René enseigne mais il aura encore l'occasion, comme auparavant, de collaborer à plusieurs reprises avec le docteur **Depage**. En effet, en mai 1919 est constituée la « Ligue des Sociétés de Croix-Rouge », dont Depage exerce la présidence pour la Belgique ; René Sand en est Secrétaire. Ensemble ils se pencheront sur l'étude pour la limitation des heures de travail ; en 1920, ils iront, avec les professeurs Bordet et Dustin, présenter leurs différents projets à la Fondation Rockefeller. Après guerre, **Robert Sand**, comme le roi Albert l'avait demandé, s'occupe activement de la section belge pour la grande exposition qui se tiendra à Paris en 1923. Mais dès la fin des hostilités, dirigeant un "Salon de lecture", il s'était lancé également dans l'édition ; s'il publie Th. Braun, L.

Christophe, Dupréel, Elskamp, Maeterlinck, et d'autres, il n'oublie pas les années de guerre et rend hommage aux combattants, en éditant des témoignages de souffrances et de mort ou de victoire. Ainsi de Valère GILLE, *La victoire et les ailes*, ou *Histoire complète de la guerre en 25 planches gravées sur bois* par Fernand LANTOINE (fig.6 : couverture ci-dessus) ou encore *Les poètes de l'Yser* que Julien FLAMENT et Théo FLEISCHMANN, dédient aux écrivains morts pour la patrie et où ils publient les textes d'une vingtaine de survivants (fig. 7 : ci-après).

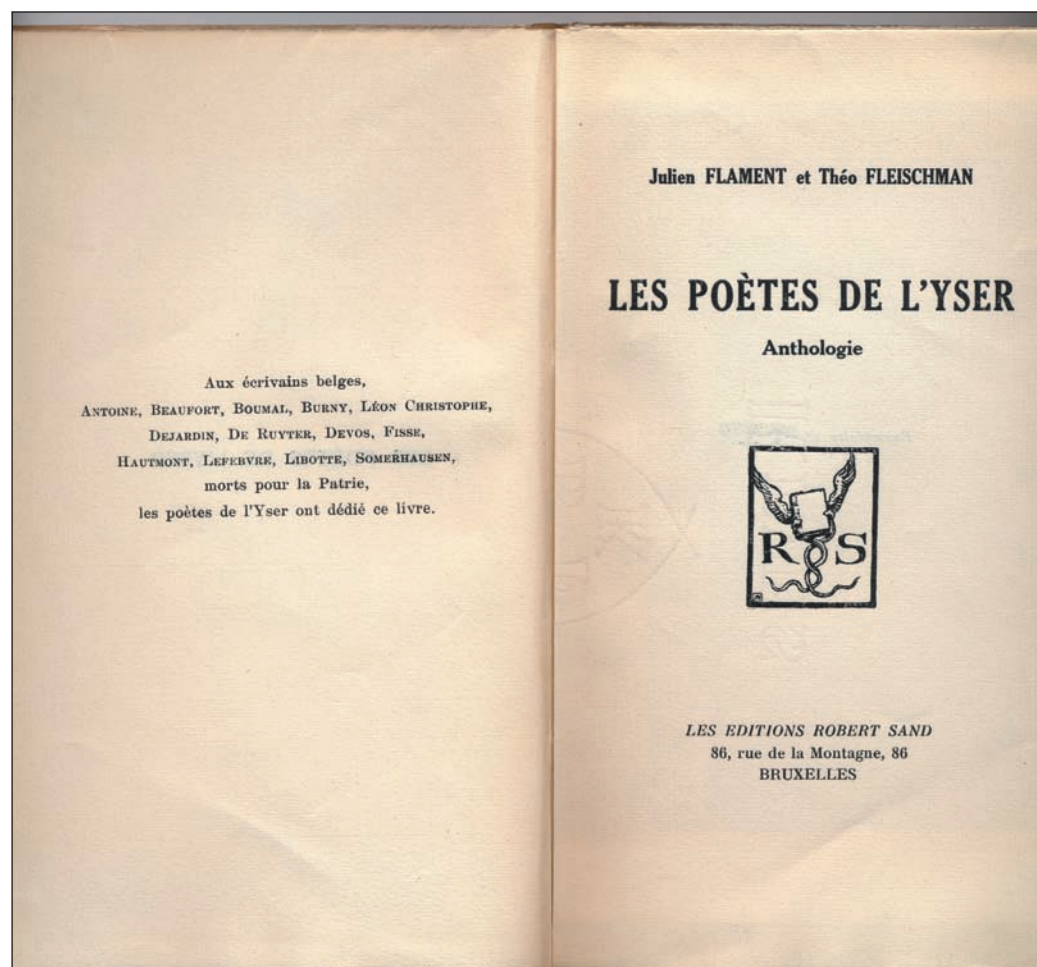
Louise Danse-Sand continue à dessiner et à graver ; le couple Sand va de plus en plus à Venise. Veuve en 36, comme sa sœur Marie, Louise continuera à graver et poursuivra sa carrière jusqu'à sa mort en 1948.

Par arrêté royal, le 9 juillet 1929, **Auguste Danse** est promu grand officier de l'ordre de Léopold ; peu après, il fête son centenaire. Des cérémonies sont organisées à Uccle (durant trois jours) et à Mons. Pour l'occasion, le roi et la reine sont venus

la famille remerciera chaleureusement les édiles ucclois. Marc-Henry Meunier avait créé une souscription en l'honneur du centenaire, mais Auguste demanda que les fonds récoltés soient consacrés à la création de lits au Dispensaire des

Artistes. Ce qui fut fait.

Mais l'âge et la fatigue, l'émotion aussi, auront raison du courageux graveur, et le 2 août 1929, il s'éteint calmement à son domicile, rue Labarre où une plaque mentionne : « Dans cette maison, le graveur Auguste Danse a célébré, le 13 juillet 1929, son centenaire ».



EN GUISE DE CONCLUSIONS

Je céderai une dernière fois la parole à la princesse Marie José qui décrit la vie de famille qui, la guerre terminée, a repris à

à la rue Labarre, comme à Charleroi en 1911, tout simplement et sans grande escorte.

De nombreux journaux belges et étrangers reproduiront cette belle photo du couple royal encadrant le vieil artiste (fig. 8, page suivante); au mur, on aperçoit des œuvres d'Auguste et sur la table le portrait qu'il fit de son épouse

Plus rarement reproduit, un second cliché montre le roi et la reine sortant de la rue Labarre entourés d'une foule nombreuse. Car, comme Mons où Auguste enseigna, Uccle l'a mis à l'honneur : expositions, discours et conférences, concerts, défilés d'artistes et des jeunes des écoles, réceptions se sont succédés. Les couples Destrée-Danse et Sand-Danse assistent, émus, à ces cérémonies. Comme le prouvent des documents communaux,

Laeken⁹ où « Galas, concerts, conférences, fêtes militaires, remises de décorations se succédaient sans relâche. La vie simple, rude, la vie au contact journalier des éléments et de la mort, cette vie-là avait pris fin. [...] Au cour des années qui suivirent la guerre, mes parents virent défiler à Bruxelles souverains, chefs d'Etat et célébrités de tous ordres. [...] À l'occasion du retour des deux volets représentant Adam et Ève de l'Agneau Mystique de Jean Van Eyck, une mémorable cérémonie se déroula [...]. Mes parents présidaient la séance, entourés du monde des arts et de la politique. Le ministre socialiste Jules Destrée, l'un des principaux négociateurs de cette restitution, fit un éblouissant discours sur la peinture flamande. Le ministre des Arts et des Sciences, sous son apparence peu attirante, le visage marqué par d'énormes taches de vin, la paupière lourde, la voix rauque comme après une nuit d'orgie, était

une grande personnalité du monde de la culture et très apprécié à l'étranger. Le discours de Destrée fut suivi d'un grandiloquent message de Firenz Gevaert, conservateur en chef des musées royaux, lui aussi un homme de haute érudition. Aujourd'hui, ce genre de personnage lettré et humaniste, à l'individualité très marquée disparaît ».

Mais cent ans plus tard, on se souvient encore d'eux et de leurs actions : livres et monuments nous les rappellent ; à sa manière *Ucclesia* les honore en évoquant leur vie tantôt modeste tantôt active et combattante durant ces quatre terribles années. (fig. 8, ci-dessous)

¹ Marguerite RASSART-DEBERGH, « Il y a cent ans ... Les familles uccloises Clerx, Van de Velde, Lemmen et Danse » dans *Ucclesia*, n° 256, septembre 2015, p. 2-12.

² Marie José, *Albert et Élisabeth de Belgique mes parents*, s. l. [Paris], 1971, "Hopital Océan" p. 228-253 ; citations des p. 228-231.

³ Henri DEPAGE, *La vie d'Antoine Depage 1862-1925*. Préface d'Albert DEVÈZE, Bruxelles, 1956 ; p. 180-182 pour la première citation, puis p. 197-198 pour la seconde (mort

de Marie Depage), et enfin p. 205 pour le dernier extrait (Édith Cavell).

Pour rappel, Marie Depage, nièce de Paul Héger par sa mère était, par son père, la nièce du juriste Edmond Picard, maître de Jules Destrée et pour qui, plus tard, Louise Danse réalisa des frontispices. Le couple Depage eut quatre fils dont l'un mourut jeune de méningite ; l'ouvrage cité fut réalisé par le cadet.

⁴ *Ibidem*, p. 229.

⁵ Marie José, *Albert et Élisabeth*, p 234-235.

⁶ *Ibidem*, p. 198 puis 249-250 pour l'hommage rendu au roi Albert (*King Albert's book*) ; parmi les artistes, je mentionnerai Maeterlinck, Verhaeren, Sarah Bernhardt, Anatole France, Victor Hugo, Pierre Loti, Claude Monet, Camille Saint-Saëns.

⁷ *Ibidem*, p. 254-255, 263.

⁸ *Ibidem*, p. 300, 302, 303, 305-306.

⁹ *Ibidem*, p. 317, 349 et 354.

Tous les clichés proviennent de la collection familiale de l'auteur



Biographie de Henri Quittelier

Laure Quittelier¹

Henri Quittelier est né à Schaerbeek, commune de Bruxelles, le 14 juillet 1884, fils unique d'Auguste Quittelier cuisinier de profession et de Clotilde Vliebergh, tous deux nés en 1855. Henri a deux sœurs, Henriette décédée à l'âge de 23 ans et Rosa qui vécut presque centenaire.

La famille vit à Schaerbeek où Henri fait ses classes primaires puis à Bruxelles en 1895 où ses parents tiennent un restaurant « l'Ancienne Faille » rue Chair et Pain proche de la Grand-Place, puis en 1898 un hôtel-restaurant « le Coq d'Or » rue de la Fourche. Henri aide son père aux fourneaux, sa mère et sa sœur Henriette s'occupent de l'hôtel et du service. Son autre sœur Rosa préfère garder son indépendance et part en Angleterre, à Londres pour y travailler et apprendre l'anglais.

Mais Henri est bien plus intéressé par le dessin qu'à la cuisine. Il s'inscrit en 1901 à l'Académie Royale de Bruxelles, rue du Midi, proche de son domicile, au grand désespoir de son père qui aurait voulu qu'il reprenne la suite du restaurant. Il tient bon et prouva à la fin de l'année qu'il était fait pour être un artiste peintre et un bon dessinateur en présentant à son père un splendide diplôme avec un 1er et un 2ème prix en dessin, un 1er prix avec médaille d'argent en peinture décorative. Il accumula par la suite prix

et médailles. Il a de prestigieux professeurs : Paul Mathieu, François Taelens, Moons, Emile Fabry, Jean Delville, Isidore Verheyden et Louis Titz.

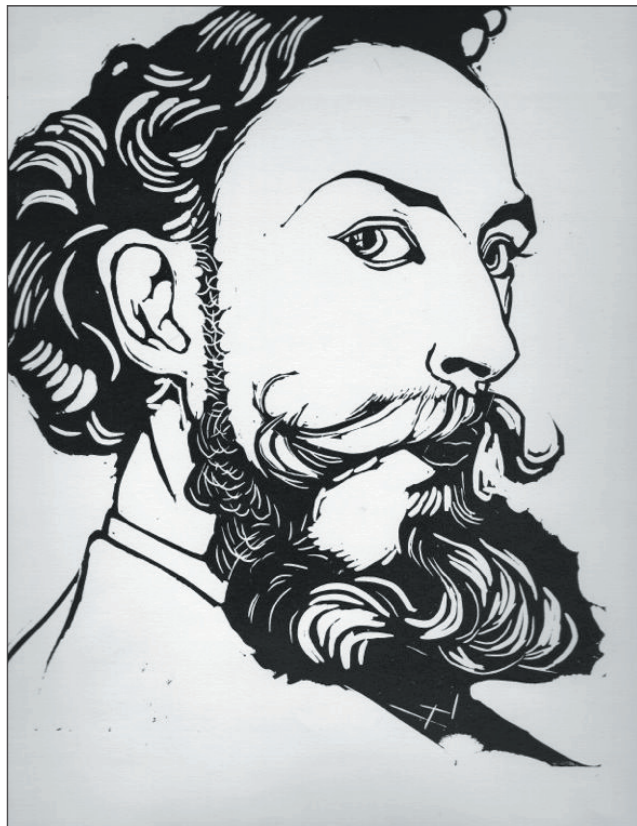
En 1904, il a 20 ans, il fait son service militaire au 13ème de Ligne et en subsistance à la Compagnie Universitaire du 9ème de Ligne à la Caserne du

Petit Château à Bruxelles et mis en congé illimité en 1906 en tant que milicien. En 1907, on lui octroie un atelier pour deux ans et une bourse d'études, mérite reconnu par Herman Richir. Aide qui vient à point car il vient d'épouser Augustine Van Couteren le 9 janvier 1907 qui lui a donné un fils le 7 décembre 1906 nommé Henri Auguste. Un bien jeune couple, lui a 22 ans et elle 23.

En 1908 il effectue des manœuvres militaires à Arlon au 13ème de Ligne durant un mois.

Henri travaille comme doreur laqueur chez Apol à Bruxelles, formation qui

lui sera très utile par la suite car il crée en 1909 une entreprise de peinture en bâtiment et de décoration artistique à Saint-Gilles au 35, chaussée d'Alsemberg, puis en novembre à Uccle, rue Klipveld au 25. Le voilà Ucclois, dans une commune qu'il connaît bien pour l'avoir parcourue avec un camarade de l'académie Eugène Van Mierlo dit Jan. Ils fréquentaient l'auberge du Vieux Cornet, avenue De Fré, où se réunissaient les artistes peintres, musiciens, écrivains. Ils pei-



*Autoportrait d'Henri Quittelier en 1913.
Linogravure.*

gnaient aux alentours de la Ferme Rose. C'est au Vieux Cornet qu'il fait sa première exposition en groupe en 1908 et une personnelle en 1913.

C'est en 1910 qu'Henri construit une maison familiale avec atelier à Uccle au 48, rue Henri Van Zuylen suivant ses propres plans sur un terrain appartenant à son père et sur lequel il construira deux ans après une maison voisine pour ses parents. Il décore les deux maisons de vitraux et de fers forgés qui sont toujours présents aujourd'hui.

Cela ne l'empêche pas de continuer à peindre, à dessiner et de participer au grand concours de Rome, il est placé 10ème sur 127 candidats.

Son activité artistique est interrompue par la déclaration de guerre de l'Allemagne à la Belgique en 1914. Le 1er août Henri est appelé à rejoindre le 13ème de Ligne. Séparé de sa famille, c'est un exil de plus de quatre années, son fils n'a que sept ans et Henri ne le verra pas grandir.

Le voilà engagé dans la compagnie cycliste à la défense de Namur. C'est durant cette triste période qu'il rédige son journal dans un petit carnet noir dans des circonstances souvent pénibles. Chaque jour il décrit la situation et ses impressions et cela jusqu'à la retraite des armées belges vers Anvers. Henri envoie le 19 août le carnet à son épouse à Uccle, en recommandé à la poste de Champion non loin de Namur, là où sa compagnie reçoit l'ordre de battre en retraite. Bruxelles est occupé par les Allemands le 20 août, Namur le 23 août. Le petit carnet n'a pu être envoyé, il est resté bloqué à Champion et n'est parvenu à son épouse qu'après la guerre en décembre 1918.

Henri parvient à rejoindre à pied Bruxelles revêtu d'un habit civil reçu d'un paysan, traversant les lignes ennemies. Il est malade, se soigne, et toujours à pied, il rejoint sa compagnie à Gand. Départ à Dixmude puis à Audembert dans le Pas-de-Calais. Il retombe malade et est évacué à Calais à l'Hôpital Lamarck pour bronchite chronique le 24 octobre 1914 puis à l'Ambulance Richelieu où Henri est nommé infirmier ambulancier jusqu'en mars 1916. C'est alors qu'il prend fonction de professeur de dessin dans différents instituts militaires de rééducation des blessés de guerre jusqu'en mars 1919, date de sa démobilisation.

Le carnet noir, les notes, les photos et la correspondance depuis le début août jusqu'en 1919 sont conservés précieusement dans un carton que j'ai le bonheur de posséder, transmis par mon père en 2002 qui heureusement l'a conservé ainsi que toutes les archives des activités artistiques de mon grand-père depuis 1900 jusqu'à son décès en 1980. Ce qui m'a permis de créer un album biographique d'Henri Quittelier édité en 2009. Voici donc un recueil en quatre parties des archives de la Grande Guerre vécue par mon grand-père Henri Quittelier.

En premier lieu, « La défense de Namur » le Carnet noir. En second lieu « Calais » où Henri est infirmier à l'Ambulance Richelieu. En troisième partie « Port-Villez, Mortain, Sainte Adresse au Havre » où Henri est professeur de dessin dans les Instituts militaires de rééducations des blessés de guerre. Enfin, la quatrième partie : « Armistice » s'occupe d'un combat d'un autre ordre, la vie des militaires après la guerre.

Revenu à la vie civile, Henri s'est bien réintégré dans le milieu artistique, il est cofondateur de nombreuses associations d'art, la plus importante est la création d'Uccle Centre d'Art en 1921 et en 1922, il est cofondateur de la société d'Apiculture de Bruxelles en tant qu'apiculteur passionné.

En 1923, il est nommé professeur de dessin à l'Académie de Nivelles jusqu'en 1945.

Henri réalise son rêve en 1925, il construit sa villa avec atelier et dépendances au 57, chemin du Crabbegat à Uccle, il y vivra jusqu'à la fin de ses jours en 1980, dans sa nonante-sixième année, toujours en pleine activité.

Voilà l'essentiel de la vie de mon grand-père, une existence très enrichissante et passionnante .

¹ Petite fille de l'artiste

Voir aussi : QUITTELIER Laure, *Henri Quittelier 1884-1980, peintre, graveur, décorateur et apiculteur. Ucclois*. Bruxelles, Editions Echancre, 2009

Ik Dien, Zei de Politie­man (25)

Fritz Franz Couturier (1914 - 1996)

EEN ONEERLIJKE KLEERMAKER

In alle beroepen bestaan er krabbers en leeglopers die er toch toe komen zich te doen opmerken. In Ukkel was er een begaafd kleermaker die voor zijn prachtig handwerk geprezen werd... indien hij werken wou. Voor het oorlogsjaar 1940 werd hij onder de wapens geroepen hetgeen hem niet beviel. Hij dronk liever pintjes en hield meer van vrouwelijk gezelschap dan van soldaatjespelen. Om de klip te omzeilen liet hij een voet door de trein afrijden. Het soldaatjespelen was daarmee uit en bovendien had hij het medelijden van het vrouwvolk verworven.

Hij had zich aan de X.-steenweg geïnsatalleerd en deed er goede zaken. Het ging zelfs zo goed dat hij zijn echtgenote buitengooide om zich meer met andere vrouwen te kunnen bezighouden. Zo'n leventje duurt niet lang en eindigt gewoonlijk op het politiebureau. De man vond er niets beter op dan de mooiste lappen stof van zijn klanten aan anderen te verkopen... tot in der eeuwigheid, dacht hij. Er werden ten langen leste zoveel klachten bij de politie ingeleverd dat de man werd aangehouden. Hij kon maar niet gegrijpen dat hij als misdadiger werd aangezien. Hij de "grote invalide"! Hoe was het godsmogelijk?

Een zware straf heeft hem voor goed tot rede gebracht.

HET EERSTE NAOORLOGSE EXAMEN

Het eerste naoorlogse examen voor het bekomen van het brevet van kommissaris en adjunktkommissaris werd via het Staatsblad, einde 1945, uitgeschreven.

Velen waren geroepen en weinigen uitverkozen.

Onze kommissaris achtte mij te jong voor het waagstuk maar gaf mij toch de toelating er aan deel te nemen.

Op de gestelde dag en uur bevond ik mij in de school van de Ernest Allardstraat te Brussel; groot was mijn verbazing bij het zien van de 420 deelnemers, waaronder advocaten, officieren van de rijkswacht, politiebeambten en anderen meer. De oorlog was ten einde en velen wouden zo vlug mogelijk aan een vaste betrekking geraken langs een examen om.

De kandidaten werden naar een ruime plaats geleid en toen kon de slag beginnen. Er viel eerst een verhandeling te schrijven over: Hetgeen schoon is, is moeilijk en zeldzaam (Spinoza).

De eerste vraag betekende de genadeslag voor de drie vierden van de deelnemers; ontgoocheld rolden zij hun matten op. In mijn jonge tijd had ik wel iets over het 'Spinozisme' geleerd. Ik begon met het opmaken van een uitgebreid plan. Na een half uur pakte ik daadwerkelijk mijn verhandeling aan, zonder vrees en bewust van de goede afloop. De andere vragen leverden niet veel moeilijkheden op; voldaan keerde ik huiswaarts.

Enkele weken daarna werd mij bevestigd dat ik geslaagd was en deel aan het examen over de tweede landstaal mocht nemen.

De twee diploma's waren veilig binnen.

(Wordt vervolgd)

VIE DU CERCLE

Un weekend chargé

Au cours du weekend des 20 et 21 septembre 2015, nous avons participé le samedi à la Foire de Saint-Job. En outre, le samedi et le dimanche, pour les Journées du Patrimoine, nous avons exceptionnellement présenté deux sites : l'ancienne brasserie de la Couronne à Stalle et, à la demande expresse de la coordinatrice de ces Journées, le moulin du Neckersgat qui avait déjà été montré l'année précédente et qui avait, il est vrai, attiré beaucoup de visiteurs.

On notera aussi qu'en dehors de ces deux sites, aucun autre lieu ucclóis n'avait été proposé au public lors de ce weekend du patrimoine.

Notre petite équipe a pu relever avec succès le défi de ces manifestations simultanées. Elle était composée de Céline De Potter, Brigitte Liesnard,

Patrick Ameeuw, Eric de Crayencour, Pierre Goblet, Stephan Killens, Jean Marie Pierrard et Louis Vannieuwenborgh.

Journées du Patrimoine des 20 et 21 septembre 2015 : présentation de l'ancienne brasserie de la Couronne, sur le site actuel de la Croix-Rouge de Belgique, rue de Stalle, 96

Pour répondre au thème proposée pour les Journées de 2015 (ateliers, usines et bureaux), nous avons voulu présenter une des brasseries les plus anciennes et les importantes d'Uccle, celle de la Couronne, qui a cessé ses activités dans les années 1960 et dont les bâtiments ont été entièrement démolis en 1970. C'est donc dans l'immeuble construit à la place de l'ancienne



Journées du patrimoine 2016 : Vue de notre exposition sur l'ancienne brasserie de la Couronne, dans le local d'accueil de la Croix-Rouge de Belgique.

fabrique, aujourd'hui occupé par la Croix-Rouge de Belgique (aile francophone) que nous avons installé notre exposition sur la Couronne. Nous remercions encore les services de la Croix-Rouge qui nous ont offert leur espace d'accueil pour y placer nos panneaux. De là, partait la petite promenade destinée à faire découvrir (ou redécouvrir) aux participants ce coin central de Stalle, avec sa chapelle, son carré, son étang... Une cinquantaine de personnes ont participé à ces deux journées. Il est permis d'imputer ce chiffre relativement faible à une publicité insuffisante dans la brochure des Journées du patrimoine. En effet, le site stallois n'a pas été intégré dans le répertoire des lieux présentés et indiqués sur la carte générale.

Journées du Patrimoine des 20 et 21 septembre 2015 : présentation du Moulin du Neckersgat, rue Keyenbempt, 66

Comme l'année dernière, nous avons présenté le moulin du Neckersgat dans lequel nous avons

disposé du même espace, agréable et spacieux, pour y installer notre exposition, consacrée, comme un an plus tôt, au moulin et au domaine du Neckersgat mais aussi à l'ancien site du Château d'Or (plaine du Bourdon). En effet, les promenades associées à cette exposition ne menaient plus au domaine de Neckersgat (ancien Institut des Invalides de Guerre comme en 2014, mais sur le site de l'ancien Château d'Or où se trouvèrent jadis un château, une brasserie et un moulin.

Ce choix était voulu car on a tenu à honorer particulièrement la mémoire du ferronnier d'art Jean Seydel, qui avant de s'installer dans le moulin du Neckersgat, où il vécut près de quarante ans, résidait au Château d'Or, voué à la démolition en 1965.

C'est sa fille, Dominique alias Cayenne, qui maintient le flambeau dans les lieux où elle continue à vivre. Depuis la rénovation par la commune d'Uccle, achevée en 1965, le moulin est divisé en une aile résidentielle, habitée par



Journées du patrimoine 2016 : notre exposition dans le moulin du Neckersgat.



Journées du patrimoine 2016 : démonstration devant l'ancien atelier du ferronnier d'art Jean Seydel, au moulin du Neckersgat.

deux locataires dont Dominique Seydel, et une aile occupée par deux ASBL dont cette dernière est responsable : un espace d'animation (où était installée notre exposition) et, plus spectaculaire, l'ancienne forge de Jean Seydel. Au cours des journées du patrimoine, des démonstrations y étaient organisées.

Une troisième activité devait s'ajouter à celles de la forge et de notre cercle, une présentation de ruches par l'apiculteur Aloys van den Akker (installé dans le site du Keyenbempt) mais des problèmes de santé l'ont empêché de participer.

Même présenté pour la deuxième fois depuis l'année dernière, le moulin du Neckersgat a attiré presque autant de monde (entre 350 et 400 visiteurs) que l'année dernière. Le temps favorable, la beauté du site, les démonstrations de forge et, nous osons l'espérer, notre exposition et nos promenades, ont contribué à ce gratifiant succès.

La foire de Saint-Job (20 septembre 2015)

Cette année, la foire de Saint-Job a de nouveau coïncidé avec les Journées du Patrimoine et nous avons dû, ce samedi, nous répartir en trois équipes.

L'organisation de la Foire a modifié l'emplacement de notre stand (ainsi que ceux d'autres a.s.b.l. culturelles ucloises : l'A.C.Q.U. et SOS Kauwberg). Alors que nous nous trouvions auparavant le long de l'avenue du Prince de Ligne, nous avons été déplacés à côté de l'église Saint-Job, au début de la rue du Ham. Mais l'endroit, situé à une extrémité de l'espace dévolu à la Foire, était nettement moins passant que notre emplacement précédent et, comme nos confrères, nous avons souffert d'une baisse de fréquentation de notre stand. Le temps médiocre de ce samedi n'a pas non plus amélioré les choses. Nous espérons retrouver l'année prochaine une implantation plus attrayante. Néanmoins, comme

les fois précédentes, notre présence à Saint-Job a été l'occasion de rencontres fructueuses avec des amateurs d'histoire locale, fidèles ou nouveaux.

Promenade autour des anciennes Indiennes de Stalle (18 octobre 2015)

L'ancienne fabrique de Stalle, qui produisait principalement des tissus de coton imprimés, a été le premier employeur industriel de notre commune au XIX^e et jusqu'à l'entre-deux-guerres, époque à laquelle ses activités ont cessé. Elle était située rue de Stalle, à l'endroit où est installé aujourd'hui le groupe Colruyt. Sous la conduite de notre administrateur (et trésorier) Pierre Goblet, nous avons été à la recherche des traces de cette fabrique.

Le rendez-vous était fixé rue baron Van Hamme, 33, devant l'église Saint-Paul dont la paroisse doit pour beaucoup sa fondation - en 1925 - au dernier directeur de l'usine de Stalle, Edouard Michiels. Le

monument lui-même, achevé en 1943, est typique d'un style de transition où se confondent élans modernistes et traditions gothiques. Le sanctuaire méritait aussi une visite car il se trouvait à la veille d'une importante mutation : les lieux voués jusqu'ici au culte catholique allaient être mis, après le 15 novembre 2015, à la disposition de la communauté orthodoxe roumaine. Nous avons poursuivi notre tournée paroissiale en visitant l'ancienne cure, rue du Merlo, 91, ainsi que le bâtiment (une ancienne orangerie) qui servit d'église provisoire (rue Van Hamme, 20) jusqu'à la construction du monument actuel. Depuis les endroits visités, on pouvait observer ce qu'il reste encore des anciennes cotonneries : très peu de choses en fait, quelques travées d'un bâtiment industriel caractéristique par sa toiture en dents de scie (« shed »). Une partie de ce bâtiment, qui se trouve sur le site des services d'appui logistique de la Police fédérale, voisin du Colruyt, subira d'ici peu la pioche des démolisseurs.



Promenade autour des Indiennes : devant le n° 16 de la rue Edouard Michiels. À gauche, notre guide Pierre Goblet, à droite notre hôtesse, Gisèle Fleurquin.

La seconde partie de la promenade fut consacrée au rôle social du directeur Michiels, déjà cité. Celui-ci a en effet fait bâtir - de 1922 à 1924 - une cité-jardin à l'usage de son personnel, sur presque toute la longueur de la rue qui porte son nom ainsi qu'à front de la rue de Stalle. Nous avons pu pénétrer dans trois des maisons de cette cité, ayant en commun d'avoir peu changé depuis leur construction. La première d'entre elles était située au 284 de la rue de Stalle, le long de laquelle avaient été construits les logements dévolus aux employés. L'immeuble est à la veille d'une rénovation qui se veut respectueuse du bâti originel.

Nous nous sommes ensuite engagés dans la rue Edouard Michiels de part et d'autre de laquelle étaient bâties les maisons destinées aux ouvriers et contremaîtres. Nous avons été au n° 23 (au coin de la rue des Myosotis). Appartenant à la paroisse Saint-Paul, elle a longtemps servi de logement pour les vicaires qui desservaient l'église. La maison fera

prochainement l'objet d'une rénovation complète. Nous nous sommes ensuite rendus au n° 16 où son actuelle propriétaire, Gisèle Fleurquin, alerte octogénaire, réside depuis 1941 (c'était la maison de ses parents). Cette dernière visite clôturait une promenade riche et variée qui a mis en valeur un quartier peu connu de la plupart des Ucclois. Au nom de la vingtaine de participants à cette après-midi ensoleillée, nous remercions encore notre administrateur Pierre Goblet, organisateur de la promenade.

Visite de la Patinoire royale à Saint-Gilles (28 novembre 2015)

Ce remarquable monument, construit en 1877, aurait été la première patinoire pour patins à roulettes au monde. Dès 1903, il change pourtant d'affectation pour devenir un garage Bugatti ; pas pour longtemps mais, depuis lors et pour plus d'un siècle, son sort se voit associé au monde de la voiture. Il vient de faire l'objet d'une



*Visite de la Patinoire royale : au centre, notre guide,
l'architecte de la rénovation des lieux, Jean-Paul Hermant.*

rénovation complète qui, achevée au printemps de cette année, l'a transformé en espace dédié à l'art contemporain. Le samedi 28 novembre, nous avons eu le privilège d'en faire la visite sous la conduite de l'architecte qui a réalisé les travaux, Jean-Paul Hermant. Celui-ci nous a présenté avec beaucoup de talent le parti et les détails d'un projet complexe qui a su combiner le respect du patrimoine et la satisfaction des exigences de galeristes ambitieux (les lieux abritent deux galeries : *La Patinoire royale* et la *Galerie Valérie Brach*). Jean-Paul Hermant nous a aussi dit quelques mots sur les deux expositions en cours (principalement « Let's Move » consacré à l'art cinétique), nous donnant l'occasion d'admirer à la fois les œuvres présentées et le splendide écrin qui les mettait en valeur. Bien qu'elle fût quelque peu différente de celles que menons généralement, cette visite n'en pas moins passionnée la petite vingtaine de participants. Nous le devons à son commentateur autant qu'à son objet.

Nous avons reçu

1815 - 2015 : 200 ans d'histoires autour de la Butte du Lion, par Véronique Denis-Simon, Editions Idéelumineuse, 2015. Ce beau livre illustré qui rapporte l'histoire du champ de bataille (dit de) de Waterloo du 18 juin 1815 à nos jours nous a été offert par le Cercle d'Histoire et de Généalogie de Braine-l'Alleud

1914 - 1918 : Henri Derée : dessins, texte par Maurice Culot, édité par AAM Editions, Bruxelles, 2014. L'album reproduit les remarquables dessins réalisés durant sa captivité en Allemagne par Derée, militaire belge architecte dans le civil. Offert par l'éditeur.

Plusieurs publications de la Direction des Monuments et des Sites (Région de Bruxelles-capitale) : la revue *Bruxelles Patrimoine* (13 et 14) et des ouvrages des collections *Bruxelles, ville d'art et d'histoire* (54) et *A la carte*. Offertes par l'éditeur.

Un membre de notre Cercle, Mme Michèle De Lit, fille de l'imprimeur bien connu à Saint-Job, nous a confié il y a quelques temps déjà, et nous nous excusons pour le retard pris à le signaler, des photos de tableaux, exécutés par son père, représentant des coins de Saint-Job. Une série de trois tableaux formant panorama nous donne une vue saisissante de tout Saint-Job. Ce précieux document sera reproduit lors de la parution de notre prochaine revue en couleurs. Mme De Lit nous a fait parvenir également les souvenirs de sa jeunesse passée à Saint-Job. Ces pages seront publiées ultérieurement dans *Ucclesia*.

Notre membre, M. Jean-Louis Muschs, a offert à notre Cercle plusieurs photos et documents originaux. L'une d'elles, prise par les fameux photographes Ghémar Frères, représente un ancien bourgmestre peu connu, Hilaire Pierret. Revêtu de l'écharpe mayorale pendant moins d'un an, du 27 avril 1880 au 13 avril 1881, il succéda à De Fré à la mort de celui-ci. L'intérêt du document est encore accru par la dédicace amicale adressée à Joseph Bens, instituteur en chef de l'École du Centre (photo reproduite en quatrième de couverture).

M. Muschs y a joint des vues de la Fête de la Gymnastique de 1909, qui eut lieu sur la place Communale, qui ne s'appelait pas encore place Jean Vander Elst ainsi qu'une photo du défilé des écoles chaussée d'Alseberg avant la Grande Guerre.

Le Cercle remercie ces généreux donateurs ; leurs dons enrichissent la bibliothèque de notre Cercle et les documents inédits accroissent notre connaissance de notre commune.

Le geste de Mme De Lit, de nous confier ses pièces originales le temps de les copier et de les publier est un bon exemple du rapport que le Cercle entend entretenir avec ses membres : les faire participer activement, par la diffusion de souvenirs et de documents inédits, à une connaissance plus fine de l'histoire d'Uccle.

Nous avons lu

Le pensionnat Ghémar à Bruxelles, 1855-1876 par Annie Terlinck dans la *Revue du Cercle d'histoire*

de Bruxelles et extensions, n° 129, septembre 2015, p. 12-16. Il y est question du château de Neckersgat, qui servit de lieu de villégiature aux pensionnaires d'Henriette Ghémar.

NOUVELLES BRÈVES

Edith Cavell

Le centenaire de la mort de l'héroïque infirmière anglaise fusillée par les Allemands le 12 octobre 1915 a été dignement célébré à Uccle.

Une nouvelle statue d'Edith Cavell, sous forme d'un buste, dû à Nathalie Lambert, a été inaugurée dans la rue qui porte son nom, un siècle - jour pour jour - après son décès. Deux princesses royales, Ann d'Angleterre et Astrid de Belgique, participèrent à la cérémonie et dévoilèrent la statue accompagnées de notre bourgmestre, Armand De Decker. Les personnalités poursui-

virent la commémoration en se rendant à la séance d'hommage organisée au Sénat, sur les lieux mêmes où Edith Cavell avait été jugée et condamnée par l'Occupant.

Du 10 au 30 octobre 2015, s'est tenue au Doyenné - Maison des Arts une exposition retraçant la vie et les faits de guerre d'Edith Cavell. Elle a été organisée par le *Belgian Edith Cavell Commemoration Group* (BECG), présidé par Andrew Brown, avec la participation d'Emmanuel Debruyne, historien à l'UCL et du pasteur Hugh R. Boudin. Outre des panneaux explicatifs et des souvenirs personnels de l'héroïne, l'exposition présentait

un impressionnant panneau figurant par un entrelacs de fils noirs l'extension du réseau d'Edith Cavell et de ses compagnons. Ce panneau, réalisé par l'épouse d'Emmanuel Debruyne, était voué à la destruction au démontage de l'exposition mais, grâce à l'intervention de notre administrateur, Eric de Crayencour, il est



12 octobre 2015 : inauguration du buste d'Edith Cavell à l'entrée du Parc Montjoie, en présence de la princesse Ann d'Angleterre (au centre), de la princesse Astrid de Belgique (à droite) et du bourgmestre d'Uccle, Armand De Decker (à gauche). Cliché Le Soir.

aujourd'hui conservé dans les locaux du Collège Saint-Pierre.

Autre moment important et émouvant, la projection du film qu'Herbert Wilcox réalisa en hommage à Edith Cavell en 1928 sous le titre de Dawn. Ce film muet, restauré par la Cinémathèque royale de Belgique, a été présenté au Centre culturel d'Uccle le 28 octobre 2015 en ciné-concert, autrement dit la projection était accompagnée par un groupe de musiciens placés sous la direction du compositeur Stéphane Orlando.

Pour être complet, signalons aussi l'exécution en première mondiale d'une « Messe Cavell » dans l'église « Holy Trinity », rue Capitaine Crespel à Ixelles.

Les commémorations en l'honneur de Cavell furent principalement uccloises et l'on peut être reconnaissant à notre administration communale d'en avoir pris l'initiative, compensant ainsi les carences de la commune d'Ixelles qui pourtant aurait pu, au même titre qu'Uccle, si pas davantage, célébrer la mémoire de l'infirmière anglaise. On doit beaucoup aussi au Belgian Edith Cavell

Commemoration Group (BECG), et aux deux spécialistes qui ont écrit sur Edith Cavell en cette année jubilaire et dont nous citons les ouvrages : DEBRUYNE, Emmanuel, *Le réseau Edith Cavell : des femmes et des hommes en résistance*, Racine, 2015.

BOUDIN, Hugh R., *Edith Louisa Cavell : héroïne de guerre entre piété et laïcité, entre mythe et réalité*, Editions Memogrames (avec le Prodoc et le BECG), 2015.

Sur les hommages rendus à Edith Cavell, lire aussi le périodique Wolvendael des mois de septembre (611), octobre (612) et novembre (613) 2015.

Pavés de la mémoire (les frères Livschitz)

Dans notre numéro 241, de septembre 2012, nous avons évoqué le premier « pavé de la mémoire » placé (le 4 mai 2012) sur le territoire d'Uccle. Scellé dans le trottoir, devant le n° 712 de la chaussée d'Alsemberg, il honore Léon Fajnznaider, jeune Juif (il avait 16 ans !) assassiné à Auschwitz en 1942.



Les pavés de mémoire des frères Livschitz.

Pavillons de l'Expo 58

Depuis lors, deux autres pavés commémoratifs ont été placés (le 23 octobre 2013) à Uccle, avenue Brugmann 247, à hauteur de la place Vanderkindere. Ils rappellent le sort de deux résistants juifs, les frères Choura (Alexandre) et Youra (Georges) Livschitz, nés respectivement en 1911 et en 1917. Avec deux camarades (Jean Franklement et Robert Maistriau) Youra participa, le 19 avril 1943, à l'attaque du train du 20e convoi qui transportait 1.631 Juifs, partis de la caserne Dossin, à Malines, en direction d'Auschwitz. Les trois jeunes résistants s'étaient connus à l'Athénée d'Uccle. Après leur fait d'armes, ils ont été tous trois arrêtés. Youra a pu s'échapper mais a été repris par les Allemands suite à une trahison. Il a été fusillé à Bruxelles (au Tir national) le 17 février 1944 après avoir été détenu à Breendonk.

L'aîné, Choura (Alexandre), était le chef d'un groupe de partisans armés. Suite à une action de résistance, il fut aussi arrêté puis fusillé au Tir national (huit jours avant son cadet).

Ces « pavés » ont été installés à l'initiative de l'Association pour la mémoire de la Shoah (AMS) et se retrouvent dans différents pays d'Europe. Les deux pierres consacrées aux frères Livschitz ont dû être enlevées en 2015 pendant les travaux de réaménagement de la place Vanderkindere. L'AMS a procédé à leur réinstallation, au même endroit, le 27 novembre 2015, quelques jours avant l'inauguration officielle de la place rénovée.

Parc Raspail

Le parc Raspail, au coin des rues Gambier et de Stalle, propriété de Bpost, est à l'abandon depuis des années. Heureusement, une convention a été prise entre le propriétaire et la commune d'Uccle afin de permettre à celle-ci de gérer et d'entretenir cet intéressant espace vert comme de procéder à la rénovation du mur, classé, qui le borde. Cette convention a pris la forme d'un bail emphytéotique, d'une durée de 66 ans, en échange de l'euro symbolique. Cette initiative a réjoui tous ceux qui s'inquiétaient du triste sort du parc.

Dans les numéros 227 et 228 de notre revue, nous avons évoqué l'histoire des trois pavillons de l'Expo 58 qui avaient été remontés à Uccle, rue de Verrewinkel, après la fermeture de l'exposition de Bruxelles. Le premier (au n° 97), partie arrière du pavillon principal de l'Agriculture, est devenu une salle de fitness sous le nom de « Pavillon 58 » (fermée depuis 2014); le second (n° 95), ancien pavillon du Tabac, et le troisième (n° 93), partie avant du pavillon principal de l'Agriculture, appartenaient au complexe City Films. A l'époque déjà, un projet de démolition du pavillon du milieu avait été approuvé par les autorités. Nous avons alors émis nos regrets à propos de cette décision ainsi que nos inquiétudes sur le sort du pavillon de droite, en mauvais état. Aujourd'hui, c'est chose faite, le pavillon central a été abattu et les travaux de construction de nouveaux immeubles, à sa place ainsi que dans la parcelle du fond, ont été entamés. Pour se consoler, on constatera que le pavillon de droite a été maintenu (et rénové) pour abriter le siège de la compagnie immobilière *Victoire*.

Lire : AMEEUW, Patrick, *Un morceau de l'Expo 58 à Uccle Verrewinkel*, dans *Ucclesia* n° 227, novembre 2009, p. 3-13, et n° 228, p. 2-12.

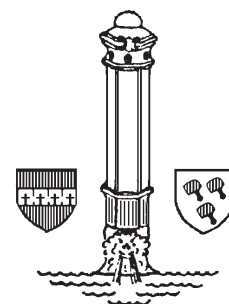
Ferme Rose

La rénovation de la Ferme Rose (avenue De Fré, 44) s'est terminée à la fin de l'année 2015. Le théâtre du Ratinet y était déjà réinstallé. Nous en reparlerons dans nos prochains numéros.

Membres d'honneur

(par ordre d'octroi du titre)

M. le Pasteur Emile Braekman, fondateur et ancien administrateur †
M. André Gustot, ancien administrateur
M. Jean Deconinck, fondateur, ancien administrateur et vice-président
M. Paul Martens, ancien administrateur
M. Michel Maziers, ancien administrateur et vice-président
M. Jacques Lorthiois, administrateur et ancien vice-président †
M. Henry de Pinchart de Liroux, ancien administrateur †
Mme Monique Van Tichelen, ancien administrateur
M. Jacques-Robert Boschloos, ancien administrateur
M. Jean-Pierre De Waegeneer, ancien administrateur et trésorier
M. Raf Meurisse, ancien administrateur
M. Jean Lhoir, ancien éditeur d'Ucclensia



Ouvrages édités par le Cercle

Les ouvrages ci-après restent disponibles et peuvent être obtenus au siège de notre cercle :

Monuments, sites et curiosités d'Uccle - 3e éd. (2001)	6 euros
Histoire d'Uccle, une commune au fil du temps	(derniers exemplaires)
Les châteaux de Carloo	5 euros
Le Kinsendaël, son histoire, sa flore, sa faune	2 euros
La chapelle de Notre-Dame de Stalle	2 euros
Le Papenkasteel à Uccle	2 euros
Catalogue de l'exposition sur la seigneurie de Carloo (français + néerlandais)	2 euros
Catalogue de l'exposition sur Uccle en cartes et plans (français + néerlandais)	2 euros
Le vallon du Tetteken Elst	5 euros

Editeur responsable : Patrick Ameeuw, rue du Repos, 79, 1180 Bruxelles.



GHEMAR
PHOTOGRAPHIE

(Reproduction interdite)



BRUXELLES

FRÈRES
INALTERABLE

(Déposé)